

CHAPITRE 1



Au commencement.

Au milieu de collines verdoyantes, de hautes montagnes et de jardins aux mille couleurs, une ville d'or pur, clair comme du cristal, se dresse au cœur d'une nuée bleutée. La citadelle brille d'un éclat semblable à celui d'une pierre de jaspe. Elle est ceinte d'une haute muraille rythmée par douze portes en pierres précieuses, chacune gardée par un ange muni d'une lance.

Sur la place de cette ville au sol aussi transparent que lumineux, une foule immense est entassée. Sont-ils des centaines, des milliers, une multitude ? Impossible de le savoir tant ils sont nombreux. Revêtus d'un vêtement blanc immaculé, ces *Innombrables* agitent avec enthousiasme une palme dans leur main droite et entourent un Trône colossal d'où s'échappent des éclairs, du tonnerre et un puissant feu, et au pied duquel sept lampes brûlent d'une flamme ardente.

— Tu es *Celui qui regarde du haut des cieux et voit tous les fils d'homme*, déclarent-ils. Du lieu de Ta demeure, Tu observes tous les habitants de la terre, Toi qui formes leur cœur à tous, qui es attentif à chacune de leurs actions.

— Mes yeux parcourent la Terre de long en large ! gronde une voix magistrale s'élevant du Trône. Ils la parcourent continuellement, pour voir si le cœur de quelqu'un recherche ma volonté.

— C'est d'ici que Ta parole frappe le monde comme l'éclair ! proclament d'un même élan les *Innombrables*.

— Quel est celui dont le cœur sera trouvé intègre devant moi ? poursuit la voix tonitruante. Qui sera jugé digne et se lèvera en mon Nom ?

— Loué soit Ton amour ! répond en chœur et en écho la kyrielle d'adorateurs. Louée soit Ta justice !

Proche du timbre du cor, mais d'une sonorité plus sourde, par sept fois le shofar¹ emplit le firmament. Il marque de longues pauses avant les reprises, puis finit par se taire lorsqu'une main colossale surgit du Trône, traverse le feu et fait s'agenouiller la multitude. Et dans l'immensité des Cieux, tout se fige. Plus rien ne bouge ni ne s'entend jusqu'à ce que la voix gronde une nouvelle fois :

— Qui enverrai-je ?

La question résonne comme un coup de tonnerre. Le genou à terre et le front baissé, nul dans l'assistance n'est en mesure d'y répondre.

— Qui enverrai-je ? est-il répété avec force.

L'assemblée reste muette, et voici que, paume ouverte, la main se tourne et s'abaisse en perforant la couche nuageuse. L'index se tend. Il pointe vers le bas et la Terre s'affiche comme sur un écran géant. D'abord plane et statique, la représentation du globe terrestre prend du relief et s'anime. Captivée par le film, la multitude a les yeux rivés sur le survol de la planète bleue en vision panoramique tridimensionnelle. L'approche se fait d'abord en douceur. La Terre semble... caressée à distance, puis l'image s'élargit et se distend comme un vieux caoutchouc mou. C'est alors que les contours des nations se bossellent, se modèlent et se sculptent. En travelling avant, le focus se concentre sur les pourtours de l'Europe et ceux des pays limitrophes. Il s'attarde sur les frontières maritimes et montagneuses de la France, de l'Espagne, du Portugal et du Royaume-Uni avant de se déporter vers la gauche. Et voici qu'identifiables par leurs côtes déchiquetées, la Grande-Bretagne et l'Irlande du Nord se présentent au milieu de l'océan.

Localisation initiée. Plan fixe, puis gros plan sur l'Angleterre qui se rapproche à grande vitesse. Soudaine poussée vertigineuse. Dans une trajectoire droit devant, le plan se resserre. Il pique au sud, met le cap sur une région, et sous l'objectif à tête chercheuse, le choix se précise. Guidée par le doigt du Très-Haut, la loupe grossit l'image qui devient plus nette et se focalise sur une ville, favorise un périmètre, délimite un quartier, s'oriente

¹ **Chofar/Schofar** - Instrument de musique du rituel hébraïque = trompette, corne de bélier.

vers une rue, investit une maison à étages, s'introduit dans une chambre sombre et désigne un fils d'homme.

Depuis les Cieux, les *Innombrables* quittent l'écran des yeux et se tournent vers le Trône. Puis, dans un murmure à l'unisson, ils interrogent d'une même voix *Celui qui règne sur toute la création* :

— Est-ce celui qui se lèvera pour nous ?

— À celui qui m'entend et qui m'ouvre, la décision reviendra ! répond le Souverain.

Tel un vent impétueux, la réponse gonfle les tuniques de la nuée de témoins attentifs, cependant que le doigt divin frôle la nuque du garçon choisi.

CHAPITRE 2

Brighton, été 1996.

Vendredi. 1^{er} jour. Chambre de Josué. Sept heures du matin.

Dans la salle d'eau de sa chambre, Josué termine de travailler son look gothique, version vampire post-apocalyptique, avant d'aller en cours. Il lisse la longue mèche lui cachant l'œil droit devant la glace, puis s'applique à dompter un épi rebelle avec une noix de gel.

— *Ma jeunesse ne fut qu'un ténébreux orage, récite-t-il en articulant avec emphase. Traversé çà et là par de brillants soleils ; le tonnerre et la pluie ont fait un tel ravage, qu'il reste en mon jardin bien peu de fruits vermeils. Voilà que j'ai touché l'automne des idées, et qu'il faut employer la pelle et les râteaux pour rassembler à neuf les terres inondées où l'eau creuse des trous grands comme des tombeaux.*²

Le geste habile, le garçon de dix-sept ans s'éclaircit le visage de poudre libre. Il farde ses paupières de gris, surligne son regard d'un trait de crayon khôl et assombrit ses lèvres de poudre charbonneuse, lorsqu'un souffle diaphane effleure sa nuque et le fait frissonner. Il s'interrompt dans son envolée *baudelairienne*, pose une main sur l'arrière de sa tête, et en profite pour rassembler en queue-de-cheval ses cheveux teints en brun foncé, puis resserrer son catogan de velours noir. Ses oreilles dégagées laissent apercevoir deux bijoux, un corbeau qui suit la courbe de son lobe et un pendant en forme de squelette.

— *Et qui sait si les fleurs nouvelles que je rêve trouveront dans ce sol lavé comme une grève, le mystique aliment qui ferait leur vigueur ?* poursuit-il en se regardant dans le miroir. *Ô douleur ! Ô douleur ! Le Temps mange la vie et l'obscur Ennemi qui nous ronge le cœur, du sang que nous perdons croît et se fortifie !*

Avec méthode, Josué accroche à son cou une croix celtique (trophée remporté à l'issue d'un combat), coince le bas de son pantalon à zips et à lanières dans ses *rangers*, laisse pendre ses bretelles sur ses hanches, attache

² **Charles Baudelaire** - Extrait du poème *l'Ennemi*

deux gros ceinturons cloutés autour de sa taille et boutonne son col Mao. Pour finir, il agrémente ses poignets d'un massif bracelet de cuir, glisse une bague-armure à son annulaire droit, puis enfile trois anneaux de quartz. Un, au majeur droit, les deux autres sur la main gauche, annulaire et majeur.

Enveloppé de noir, Josué se détache du miroir, opère un demi-tour et s'avance dans sa chambre d'un pas nonchalant.³

— T'es fourré où, *pacha* ?⁴ grogne-t-il, fouillant la pièce des yeux.

Occupé à grignoter un fil électrique, l'animal reste caché.

— T'es planquée où ? s'agace Josué.

Repéré par son *pout-pout*, le cri de joie caractéristique du furet, Absha est débusquée sous la commode, collée à une bouteille de whisky vide. D'une main leste, son maître l'attrape par la peau du cou et lui enfile son harnais ventral. La petite bête est docile. Elle se laisse faire sans broncher ni bouger, et au bruit de succion de Josué, elle reconnaît le signal et grimpe sur son

³ **Josué Carefoot Freeman** – Le garçon est adepte de groupes de musique tendus vers l'occulte et le satanisme. Il aime porter les signes distinctifs et caractéristiques le reliant à sa communauté gothique. Proche du mysticisme prôné par certains *Goths* (fêrus de musique classique, celtique ou médiévale, qui lisent Shakespeare, Edgar Allan Poe, Maupassant, le Marquis de Sade, Oscar Wilde ou Arthur Rimbaud, et qui écoutent des musiques mystiques ou post-punk), Josué a hissé le poète français, Charles Baudelaire, au rang d'idole absolue, et en tant que disciple du maître, il déclame ses vers à longueur de temps. Il a une admiration sans bornes pour celui qu'il appelle « le grand Charles ». Son *spleen* et ses proses accompagnent son quotidien, et ses rimes illustrent à propos ses tourments les plus profonds. Josué, jeune poète dans l'âme, est également branché films d'horreur et *Black metal*.

⁴ **Absha** - Son animal de compagnie surnommé « pacha ». C'est son furet femelle offert par un *Metalleux* qu'il fréquente et qui élève des rongeurs. Cette demoiselle est une véritable marmotte. Elle passe le plus clair de son temps à sommeiller, là où il fait le plus chaud, et dort en moyenne quinze à vingt heures par jour, soit recroquevillée dans un coin calme et à l'abri, soit entortillée sous les draps de son maître, ou bien encore ratatinée dans ses grandes poches de manteau. Fusionnel avec l'animal au poil blanc comme du coton, ce n'est que par obligation que Josué s'en sépare.

épaule. La démarche traînante, le garçon descend au rez-de-chaussée, sa furette en bandoulière.

— *Peux-tu m'entendre... j'appelle. Je pleure... un cri d'amour, fredonne-t-il. Na na na na na. Je peux te sentir me toucher. Tu me guéris, mon cri d'amour⁵... Na na na na na...*

Dans la cuisine, Lynette Freeman s'apprête à sortir son gâteau du four. Mère et épouse dévouée, elle aime cuisiner pour les siens et se félicite des effluves de chocolat qui embaument toute la pièce. La tête penchée sur le four, elle agrippe le plat à l'aide de ses maniques et entend Josué qui se rapproche en chantonnant.

— Mon chéri ! Te voilà bien gai ce matin, s'étonne-t-elle, la pâtisserie entre les mains et sautillant d'un pied sur l'autre. Que fredonnes-tu ?

— Bof... J'sais pas vraiment, Mounette. J'ai entendu ça hier soir en longeant le bâtiment bleu. L'air et les paroles m'sont rentrés dans la tronche, et depuis, impossible de m'en défaire. Truc de dingue ! J'me suis endormi avec et réveillé avec.

— C'est curieux, je te l'accorde, sourit sa mère.

Lynette est une épouse attentionnée, une excellente cuisinière et une commerçante hors pair. La chaleur du four a coloré ses joues rondes, et ses épaisses montures à écailles glissent sur son nez transpirant. Elle pose avec précaution le gâteau brûlant sur le dessous-de-plat, retire ses gants et nettoie la buée sur ses verres de lunettes avec son tablier à fleurs.

— T'avoueras qu'c'est super bizarre ? Franchement pas mon genre de *zík*.

Le visage écarlate, Lynette vérifie que sa minivague est toujours en place, et regonfle son brushing avant d'aller fermer la porte de la gazinière.⁶

⁵ **Traduction du chant** - « Cry for love » de Michael W. Smith. Album *I'll Lead Your Home* - 1995.

⁶ **Lynette Freeman** - Véritable pile électrique et petite boule d'énergie, elle ne sait pas rester tranquille. Que ce soient ses mains ouvertes ou fermées comme pétrissant de la pâte à modeler, ses doigts pianotant ou s'entortillant dans son vêtement, sa bouche qu'elle tord dans tous les sens ou ses prunelles en essuie-glace, Lynette est sans cesse en mouvement. Il va sans dire que cette agitation

— Ah, c'est sûr ! Ça n'a rien à voir avec ce que tu écoutes d'ordinaire, approuve-t-elle, dodelinant de la tête et songeant aux goûts musicaux de son fils.

Même si elle et son mari Edward sont partisans de la liberté d'expression et s'accordent pour le droit à la différence sous toutes ses formes, Lynette est partagée. L'attrance de Josué pour le morbide et l'univers du metal qu'elle nomme en silence « sa musique du diable », dépasse et angoisse la pauvre mère. À contrecœur, mais par amour pour son garçon, elle accepte toutefois ses penchants particuliers et se plie à ses excentricités tant que ça reste raisonnable. Seulement, à la pensée de ces chants plaintifs, de ces textes mortifères qui font l'éloge du suicide et de l'autodestruction, Lynette frissonne. En se remémorant ces rythmes lourds ponctués de grognements et de voix d'outre-tombe, ces paroles mordantes et agressives qui prônent la haine et résonnent en arrière de la porte de chambre de son fils, son sang se glace dans ses veines.

— J'espère que c'refrain va m'sortir de la tronche... grommelle Josué.

— Et pourquoi donc ? s'amuse l'infatigable et pétillante Lynette tout en s'affairant au-dessus de l'évier. J'aime bien, moi. J'aime bien.

Fait rare, la mère de famille stoppe son ouvrage, pose ses mains sur son bassin généreux et considère son fils qui s'installe à la table du déjeuner : « Hmm... Adulte en devenir... Que Josué soit dans la provocation et déteste les règles, ça ne me plaît pas du tout, même s'il faut croire que l'anticonformisme c'est de son âge et que jeunesse doit se passer. Cette nage à rebours n'est qu'une tocade et ne me tracasse pas plus que ça, puisque tôt ou tard chaque fleuve finit par se jeter dans la mer et suivre le courant. Avec la maturité, il s'apaisera et deviendra un homme bon, parce qu'au fond c'est un gentil garçon... En revanche, sa brutalité envers les gens et son absence de remords me préoccupent. Il va beaucoup trop loin et je suis en devoir d'agir avant qu'advienne un drame. »

Voir son fils s'enliser entre colère et violence la décourage parfois, mais d'un tempérament plutôt optimiste, Lynette reste convaincue que son

perpétuelle contrebalance l'indolente allure de son escogriffe de mari qui la surnomme avec tendresse « Madame 200 000 volts ».

attitude rebelle et son attrait pour le macabre ne sont que des fantaisies d'adolescent dont il finira par se lasser et qui céderont la place à des passions moins extravagantes. Dès lors, faisant contre mauvaise fortune bon cœur et fixée sur l'échéance, elle serre les dents, espère en l'avenir et se fait pensive...

Face à l'épreuve, on découvre ses forces et ses failles.

Bien que comblée, Lynette qui avait pensé qu'être mère suffirait à son bonheur et participerait à son épanouissement personnel, s'était vite rendu compte qu'adopter et élever un grand enfant malmené par la vie, n'était pas

aussi simple et idyllique qu'elle se l'était imaginé.⁷ Le défi était de taille, mais aimante et à l'écoute, elle avait multiplié les gestes de tendresse pour qu'il s'ouvre à elle et parvienne à guérir des douleurs du passé. Jour après jour, mois après mois, Lynette l'avait entouré de mille soins pour le soulager de ses maux, tenter de lui redonner le sourire. Hélas, malgré sa bonne volonté, aucune attention ni aucune main tendue n'avaient trouvé d'écho dans le cœur du garçon. L'affection et la prévenance de cette nouvelle maman le laissaient indifférent, lorsqu'elles ne lui provoquaient pas de méchantes réactions. Et même si Edward était souvent aux abonnés absents quand il s'agissait de s'occuper de son fils, il l'incluait dans ses colères foudroyantes.⁸

« *Fontez-moi la paix !* envoyait-il à la figure de sa mère. *Lâchez-moi les baskets tous les deux ! Vous êtes pas mes parents !* »

Froid, distant, hermétique à l'amour et renfermé sur sa douleur, rien ne semblait pouvoir l'atteindre, et pour la pauvre Lynette, la tâche s'était avérée rude et plutôt décourageante. Elle n'avait toutefois pas jeté l'éponge et avait décidé qu'aussi longtemps qu'elle le pourrait et quoiqu'il lui en coûterait, elle se dévouerait corps et âme pour cet enfant qu'elle avait si longtemps désiré. Ainsi, plus Josué la repousserait, plus elle redoublerait d'amour pour lui. Plus il s'opposerait à elle ou lui résisterait, plus elle se montrerait compréhensive et généreuse. Efforts payants. Au fil du temps, Josué avait fini par sortir de sa réserve et se laisser apprivoiser. Il se montrait de plus en plus réceptif et reconnaissant envers sa mère qui se réjouissait de ces prémices tout en sachant que le chemin de guérison resterait long. Dès lors, Lynette prévoyait qu'avec le temps, les plaies sanguinolentes de *son cher petit*, si fragile, si meurtri et si rempli de colère, allaient se refermer, et qu'en attendant, elle devait continuer de l'aimer sans se montrer envahissante.

Depuis l'évier, les bras croisés sous sa poitrine rebondie et la tête qui ballotte comme le chien sur la plage arrière d'une voiture, Lynette observe Josué qui mange une tartine de beurre avec grand appétit.

« Tout de même, il dépasse les bornes avec cette musique du diable, songe-t-elle. Et si d'aventure, Dieu existait vraiment, il se pourrait bien qu'il juge son attitude irrespectueuse et outrageante, et ne le punisse. »

⁷ **Lynette Freeman** - Considérée par la plupart des gens pour sa gentillesse et son abord facile, c'est un matin de printemps, le 15 avril exactement de l'année 1992, que Lynette avait eu l'immense joie d'accueillir Josué Carefoot, orphelin de condition et séparé depuis peu de sa fratrie. À l'époque, lorsque quatre semaines plus tôt elle avait appris par le bureau de l'aide sociale à l'enfance qu'un jeune adolescent rencontré plusieurs fois allait leur être confié, Lynette s'était aussitôt jurée de l'éduquer du mieux possible. Puis, elle s'était mise en tête d'en faire un homme libre et épanoui, ainsi qu'un homme honnête et travailleur comme l'était son Edward. Heureuse, elle l'avait été à cette annonce. Et avant même de le serrer dans ses bras, de le chérir et de le dorloter, son cœur avait débordé d'amour pour cet orphelin qu'elle considérait déjà comme son propre fils. Quelle bonne nouvelle pour celle qui n'avait jamais eu le privilège de sentir un bébé grandir et bouger dans son ventre, parce que stérile. Quel beau cadeau de la vie pour celle qui n'avait jamais réellement pu faire le deuil de la maternité, et qui par défaut et tardivement, s'était tournée vers l'adoption. Sitôt prévenue de l'arrivée providentielle de Josué, la future mère de cinquante et un ans s'en était réjouie et avait attribué sa venue à un miracle inattendu, avant de favoriser *la chance et le hasard qui font si bien les choses*. Et cet accueil fut une révolution ! À peine débarqué, Josué avait bouleversé la routine quotidienne de Lynette. Dès les premiers jours, il était devenu l'objet de toutes ses attentions. Pour lui, elle avait inversé le sens de ses priorités et chamboulé tous ses principes. Fidèle à sa promesse de faire le maximum pour cet adolescent perturbé et fragilisé par les épreuves successives, et persuadée qu'en tant qu'adulte référent, elle devait se sacrifier et s'oublier, Lynette avait délaissé Edward et l'épicerie au profit de son *petit pas si petit*, puisque âgé de treize ans au moment du placement, mais jeune garçon écorché vif, car brutalement coupé des siens. Depuis, Lynette avait su trouver un équilibre entre sa vie de couple, sa vie de mère et l'épicerie. Pour sa plus grande joie, son cher mari avait repris sa place d'époux. À présent, même si elle n'est plus aussi centralisée sur son fils que par le passé, elle demeure attentionnée et le surveille du coin de l'œil. Ah ça, elle veille au grain ! Car bien qu'elle se garde de lui en toucher deux mots, Lynette n'approuve ni le mode de vie de Josué ni ses fréquentations. Autant dire que le laisser faire ses propres expériences, afin qu'il trouve sa voie, est loin d'être simple pour cette pauvre mère, qui malgré sa peur que le pire ne lui arrive, s'oblige à ne plus systématiquement fourrer son nez dans ses affaires. Et l'effort n'est pas aisé pour celle qui s'inquiète pour lui et en souffre depuis le premier jour, depuis son arrivée chez eux, depuis l'instant précis où, accompagné de l'assistante sociale du secteur, *son cher petit* s'est présenté sur le palier de sa maison, le dos courbé sous le poids de son malheur, l'air maussade, des yeux de chien battu et une main crispée sur une minuscule valise déchirée sur un flanc. *De facto*, l'image de cet enfant désœuvré s'était gravée dans la tête de Lynette et son cœur avait chaviré au point de perturber son mécanisme habituel

Étrange réflexion pour celle qui n'a pas de certitude quant au sujet de l'après-vie, et ne se prononce pas davantage sur l'existence ou non d'un Dieu Tout-puissant, Éternel et Créateur du monde, qu'elle perçoit comme l'hypothèse d'un juge frappant au hasard les bons comme les méchants, et préfère songer à un *Univers-Dieu* ou à un *Dieu-Nature*, à une intelligence autre, possiblement supérieure à celle de l'homme. Lynette ne se considère pas comme croyante, même si elle n'a pas renié ses racines catholiques, sa culture judéo-chrétienne et son baptême imposé à l'église. Elle n'a pas non plus rejeté les traditions chrétiennes comme Noël ou Pâques, et continue de les célébrer au grand dam d'Edward qui fut élevé dans un christianisme culturel et n'a aucune espèce de considération spirituelle ni d'intérêt quelconque pour ce qu'il nomme sans moquerie « le folklore ».

de pensée et faire d'elle une mère surprotectrice et anxieuse qui, à l'occasion de confidences avec de fidèles clients, reconnaissait se faire de la bile pour son *cher petit*, et devoir se faire violence pour ne pas être trop intrusive et l'étouffer au risque qu'il ne fugue. « *Je n'y peux rien*, avouait-elle humblement. *Je redoute toujours que quelque chose de grave ne lui arrive, ou bien qu'il fasse quelque chose de très mal... De très, très mal, si vous voyez ce que je veux dire.* »

⁸ **Edward Freeman** - Mari doux et aimant, qui malgré son apparente lenteur, est loin d'être un fainéant. Depuis vingt ans, du lundi au samedi, il se lève aux aurores pour approvisionner l'épicerie familiale, située à quelques mètres du domicile, et s'occupe encore de la ranger et de la nettoyer chaque soir après la fermeture. Homme aux nombreuses qualités, Edward n'est pas très doué en termes de relations paternelles. C'est un père en retrait, qui prétend qu'un chef de famille a d'abord et avant tout le devoir de faire bouillir la marmite et doit s'assurer que les siens ne manquent de rien. Se positionner ainsi lui a permis de ne pas s'impliquer dans l'éducation de son fils, responsabilité qu'il délègue à son épouse, ayant conscience d'être dépassé face à ce tempérament hors cadre. De la sorte, au grand désespoir de Lynette, il communique très peu avec son fils, il est distant avec lui et feint d'ignorer son mal-être. Et lorsque son épouse lui reproche de se reposer sur elle dès que Josué cause un problème, et de ne pas soucier de ce qu'il fait, de ce qu'il pense ou de ce qu'il vit, Edward rétorque avec son flegme *so British* et le nez pincé : « *Je ne peux pas porter toutes les casquettes. Je travaille dur pour lui payer de bonnes études et pourvoir à nos besoins* ».

« Et puis, Dieu ou pas, poursuit-elle, nous sommes de braves gens, honnêtes et sans histoire. On ne va pas risquer de perdre nos plus fidèles clients à cause de la conduite désastreuse de Josué. »

La pensée de Lynette se justifie. Deux décennies en arrière, les époux Freeman ont racheté l'épicerie du quartier, et à force de travail, de volonté et de constance, ils ont acquis une renommée d'aimables et d'honnêtes commerçants, sérieux et compétents. Jusqu'à présent, ils étaient appréciés de tous, seulement l'insolence et les provocations répétées de leur fils occasionnent des plaintes du voisinage, portent préjudice à leurs affaires et écornent leur bonne réputation. À plusieurs reprises, des habitués de l'épicerie ont confié à Lynette que Josué s'amusait à les surprendre à l'angle des rues et dans des coins sombres, ou à les suivre jusqu'à leur domicile et les épier à leurs fenêtres. Certains ont même précisé, qu'au vu de son sourire en coin, il prenait un malin plaisir à leur faire peur. Edward a aussi été personnellement avisé des frasques de son fils, mais égal à lui-même, il esquivait les reproches des victimes et se défilait avec le tact et la diplomatie qui le caractérisent, tandis que Lynette se sent en partie responsable du comportement de Josué et ne se dérobe jamais. Malgré la honte et l'embarras, la pauvre mère écoute sans broncher les doléances des plaignants et condamne vertement l'attitude déplorable de son fils avant de s'excuser à sa place, puis dédommager les uns d'une bonne bouteille de vin français, et les autres d'un plateau de charcuterie. Ces cadeaux ne calment pas les colères de clients de longue date qui ont dit vouloir changer de crémerie si elle et son mari ne prenaient pas les mesures qui s'imposaient. Et ça n'est pas le plus grave ! Quelques-uns ont menacé d'en référer à la police s'il prenait à Josué l'envie de recommencer. Quel tourment pour Lynette qui s'inquiète de ce que l'avenir leur réserve et estime plus que temps de remonter les bretelles de son garçon avant la catastrophe de trop.

Sans le concours d'Edward, agir efficacement sera loin d'être simple. Les yeux dans le vague, pendant que Josué se restaure, Lynette médite : « Sommes-nous coupables, Ed et moi, de son mauvais comportement ? Sommes-nous trop permissifs ? Lorsqu'il s'est attaché à cette culture gothique, nous avons pressenti les problèmes à venir.

Toutefois, nous avons décidé de lui faire confiance en émettant quelques réserves et sous certaines conditions. Un accord entre nous trois stipulait que tant qu'il ne franchirait pas les limites déterminées ensemble, nous ne nous opposerions pas à ses choix marginaux. Il avait accepté le contrat. Depuis lors, par amour et complaisance, nous l'avions laissé libre d'évoluer dans cet univers particulier, sauf qu'il exagère. Et même si c'est contraire à mes principes, je n'ai plus le choix que de sévir. S'il ne change pas d'attitude, nous confisquerons ses biens précieux afin qu'il comprenne la gravité de ses actes. Ah, ça oui alors ! Je suis bien décidée à le faire tout en comptant sur l'appui d'Edward... Hmm... Mais ça, c'est une autre histoire.⁹ »

Les mains de Lynette s'agitent sur son corsage. Il lui déplait que Josué salisse leur nom, qu'il se moque des quelques valeurs qu'elle et son mari prônent depuis toujours, et qu'il méprise le code moral et éthique sur lequel ils s'appuient de manière commune.

« C'est de pire en pire... soupire-t-elle. Cette méchanceté envers les autres n'est plus du tout admissible, si tant est que ça ait pu l'être... J'ai beau lui répéter que de faire gratuitement du mal aux gens, c'est détestable, et que son père et moi en subissons les conséquences, il continue de semer la terreur dans le quartier. Trop c'est trop ! À la prochaine plainte, il sera privé des diableries qui ornent sa chambre, et ce ne sera pas faute de l'avoir averti. »

Après ce long monologue intérieur, Lynette reprend le fil de la conversation avec son fils :

⁹ **Edward Freeman** - Dans le quartier, il est connu pour être un chic type, un homme simple, travailleur et discret. Bien que peu expansif, à la différence de son épouse, Edward ne fuit pas les discussions. Poli, d'une courtoisie exemplaire, il ne rejette pas les personnes qui l'abordent et cherchent à engager la conversation. Cependant, après les quelques banalités d'usage sur la météo, le boulot et la santé, Edward s'applique à écourter l'échange. De la sorte, les habitués savent que lorsque ses réponses se résument à des : « *Oui, oui, oui.* » « *Bien, bien, bien.* » « *Voilà, voilà, voilà.* », et que ses silences se prolongent à l'aide de petits sourires convenus, il est grand temps de le saluer et de le laisser vaquer à ses occupations.

— Je trouve ce chant très agréable. Les paroles sont curieuses, certes, mais le refrain est entraînant et sonne joliment à l'oreille. Seulement... vois-tu... il semblerait que le bâtiment bleu appartienne à une secte.

— Une secte ? s'étonne Josué, l'air incrédule. Comment ça ?

— Je n'ai pas tous les détails, mais il s'agirait d'évangéliques.¹⁰ Ils se font appeler « les nés de nouveau » et on m'a conseillée de m'en méfier. Ils ne seraient pas *blancs comme neige*, si tu vois ce que je veux dire...

— Non, j'vois pas. Développe.

— Oui, enfin, moi, ce que j'en dis... Tu me connais. D'ordinaire, je suis plutôt tolérante et je ne juge ni ce que font les gens ni même ce qu'ils pensent. Tout comme Edward, d'ailleurs. Ça, tu le sais bien, n'est-ce pas ?

— Ouais, Moune. J'le sais bien.

— Tu sais que je n'ai pas pour habitude de me mêler des affaires des autres ou de soupçonner le mal, seulement, cette fois-ci c'est différent. C'est autre chose, si tu vois ce que je veux dire... Je ne suis pas tranquille et je pense avoir de bonnes raisons de ne pas l'être. Il m'est avis que cette assemblée a des activités douteuses et des intentions malsaines, si tu vois où je veux en venir...

— Non, j'vois pas. Qu'est-ce qui t'fait dire ça ?

— Je n'ai aucune preuve de ce que j'avance, mais mon petit doigt me dit qu'il doit se passer de drôles de choses dans ce bâtiment.

— Du genre ?

— Du genre suspectes... Pas normales, si tu vois ce que je veux dire...

— Hmm... Toi, tu sais des trucs. Pas vrai ?

— Eh bien, disons que j'ai eu quelques échos qui me font penser qu'il pourrait s'agir d'une secte.

— Une secte ? répète Josué, tordant le nez. Au bout de la rue ?

— Ça se pourrait, en effet.

¹⁰ **L'évangélisme ou le protestantisme évangélique** - C'est aujourd'hui le courant dominant du protestantisme. Le mot *évangélique* provient du mot *Évangile*. C'est au cours de la Réforme protestante du XVI^e siècle que ce terme fut utilisé. Il désigne des groupes issus du protestantisme qui s'attachaient à la conversion personnelle ainsi qu'à la lecture de la Bible.

— Merde alors !

Lynette lève deux épaules désabusées.

— Oui, comme tu dis... Cela étant, je ne suis pas surprise, parce qu'à la télévision j'ai entendu dire que...

Josué lui coupe la parole en frappant du poing sur la table.

— Baratin ! s'énerve-t-il. Moune, faut pas gober tout c'qui s'raconte à la télécho !

— Pas gober... facile à dire, soupire Lynette, les doigts qui tricotent et la tête qui cahote. Les médias dénoncent de plus en plus ce genre de groupuscules qui s'implantent partout et cherchent à recruter des nouveaux membres. Non, non. Pour moi, il n'y a pas de fumée sans feu, et si les journalistes en parlent autant c'est précisément pour nous mettre en garde contre ces fanatiques et leurs doctrines de séduction.

— Les journalisteux... *Pff!*... maugrée Josué. Tu parles l'amiral.¹¹

— Ne prends pas ça à la légère, veux-tu ! se fâche Lynette. Les journalistes sont des enquêteurs qui nous avertissent et nous éclairent sur les choses cachées qui se trament dans le monde. Ils ont des sources sérieuses et vérifiées, et lorsqu'ils nous livrent des informations, c'est qu'auparavant, ils se sont correctement renseignés.

— Ouais, ouais... C'est ça, crois-y, Moune... Tu rêves. Avec les mêmes infos, on peut faire dire et interpréter c'qu'on veut, et les journalisteux sont des vendus de première ! Des charognards au service de politicards véreux qui nous manœuvrent pour nous conduire à LA pensée unique !

— Oh, là là là ! s'agace Lynette, piétinant le sol et battant l'air avec ses mains. Essaie pour une fois de mettre de côté tes pensées anarchistes, et comprends que je te parle d'organismes dangereux dont le seul but est d'endoctriner les gens pour les dépouiller de leurs biens et les séparer de leurs proches.

— Théorie du complot, est-ce que ça t'parle, Moune ? interroge Josué avec un air de connivence.

¹¹ « **Tu parles l'amiral** » - Réplique populaire adoptée par Josué, qui respecte trop le grand Charles Baudelaire pour galvauder son prénom en employant l'expression familière « Tu parles, Charles ».

— Non, ça me dit rien du tout. Par contre, les sectes, ça me dit qu’elles piègent les gens faibles en se faisant passer pour de simples associations inoffensives. Elles les appâtent en leur faisant croire qu’elles seront une nouvelle famille pour eux. Ça n’est ni plus ni moins que de la manipulation, si tu vois ce que je veux dire ?

L’œil brillant de Josué et son sourire en coin ne réjouissent guère Lynette. Elle connaît bien son garçon. Elle sait qu’il est plutôt du genre à s’approcher des flammes alors qu’on l’avertit des risques de brûlures. Et là, à voir sa figure, elle discerne son envie de toucher au feu et s’en alarme. Elle doit le dissuader d’entrer en contact avec cette communauté et lui fait promettre de ne pas s’en approcher sur un ton larmoyant. Il répond par un vague hochement de tête qui ne la convainc pas du tout.

Sous le joug de craintes irraisonnées, Lynette a beau se répéter que Josué est devenu grand et intelligent, en mesure de mener sa barque comme il l’entend, elle anticipe toujours le pire. Et bien qu’elle réalise devoir lâcher du lest et s’efforce de ne pas lui donner son avis sur tout et à chaque fois, c’est plus fort qu’elle. Dès qu’il s’agit de son fils, celle qui d’ordinaire est plutôt compréhensive et raisonnable, perd tout bon sens et s’imagine quantité de scénarios catastrophes. De son côté, englué dans son propre mal-être, Josué ne s’est pas aperçu que, le temps passant, l’anxiété de sa mère avait empiré au point de devoir avaler des somnifères pour parvenir à fermer l’œil la nuit et des calmants pour se détendre la journée. Dieu merci, ce stress pour son fils ne définit pas entièrement Lynette Freeman, qui est d’abord et avant tout très estimée dans le quartier. Perçue comme quelqu’un de cordial et d’affable, ceux qui ont l’habitude de la côtoyer aiment dialoguer avec elle malgré son tic verbal qui, pour certains, peut s’avérer agaçant. Car à cause d’un complexe intellectuel, Lynette qui n’a pas fait d’études supérieures, mais a obtenu un *Youth training NVQ*, 1er niveau d’étalagiste dans une école artistique et professionnelle, masque son sentiment d’infériorité en parlant à tout le monde, mais en adaptant son discours selon la personne à qui elle s’adresse en concluant la plupart de ses phrases par : « *Tu vois ce que je veux dire ?* », « *Tu comprends ce que je veux dire ?* », ou par une formule du même style.

En faisant cela, Lynette s'assure d'être comprise par son interlocuteur, à qui elle demande implicitement de valider ses propos. Cette manie lui permet de maintenir le contact et la rassure, mais revers de la médaille, cela ne manque pas d'ennuyer ou de crispier quelques clients de passage qui choisissent de raccourcir les phrases de la jacasseuse d'un hochement du bonnet ou d'un « *Hmm... Hmm.* » approbateur.

— Ce n'est vraiment pas un endroit pour toi, souligne-t-elle. Si tu vois ce que je veux dire...

« Pas pour moi ? Quelle blague, pense Josué. Si tu savais c'que j'fais le week-end, ma Moune, sùr que t'en tomberais le cul par terre, et de la bile, tu t'en ferais encore plus. »

Dans sa naïveté, mais par devoir et par amour pour son fils, la pauvre mère insiste :

— Dimanche dernier, Monsieur Cromwell a croisé des personnes qui sortaient de ce bâtiment. En passant près d'eux, il a entendu des bribes de leurs conversations, et d'après ce qu'il m'en a dit, ces gens s'exprimeraient d'étrange manière. À ce qu'il paraît, ils parleraient d'élus, de malédictions, d'apocalypse, de démons, de délivrances et de plein d'autres choses aussi abracadabrantes les unes que les autres.

— *Hin, hin*, grommelle Josué. Et alors ?

— Oh ! Tu penses bien, le pauvre homme a pris peur, et depuis, il s'en méfie drôlement. Il a d'ailleurs déposé une main courante au commissariat central de Brighton en suggérant à l'agent de police, qui l'avait reçu, de prendre des renseignements sur ce lieu.

Lynette ne s'était pas trompée. Cette supposée secte installée à quelques pâtés de maisons de l'épicerie suscite l'intérêt de Josué, qui d'ordinaire trouve son quartier ennuyeux et déprimant. Selon ses termes, l'endroit est *chiant comme la mort*.

« Moi, les mecs, j'crèche à *Emmerland*, dit-il, hilare, aux gothiques qu'il fréquente. Et plus emmerdant qu'*Emmerland*, ben y'a pas ! »

Pour une fois, *Emmerland* fait l'objet d'une actualité croustillante. Pour une fois, il s'y passe quelque chose d'un peu singulier et ce n'est pas pour déplaire au garçon. Sa curiosité piquée au vif, il veut en savoir plus, et le geste

nerveux, il presse les piercings en titane de son oreille, puis ceux de l'arcade sourcilière.

— Mais y font quoi à Scotland Yard ? ironise-t-il, caressant Absha couchée sur son épaule. Tu l'sais, toi, ma belle *pacha* c'qu'ils fabriquent les *Bobbies* ?

— Ça n'a rien de risible, je t'assure, dit Lynette, le visage contracté et ponctuait ses phrases de haussements d'épaules. Enfin, je suppose que la police mène déjà l'enquête. Du moins, je l'espère... Quoi qu'il en soit, en attendant d'en savoir plus sur cet endroit, il serait bon d'être attentifs. Avec ces chers petits qui s'amuse dans la rue... Tous ces innocents à leur merci, il va nous falloir ouvrir l'œil dans le quartier, si tu vois ce que je veux dire...

— Pourquoi tout de suite baliser et noircir le tableau ? raille Josué. Tu crois qu'les gens qui vont là-bas vont nous aspirer le cerveau avec une paille pour qu'on gobe leurs conneries ?

— Cesse tes quolibets ! s'agace Lynette. Je te parle sérieusement.

— *Pffft*... soupire le garçon. Et le Cromwell, tu parles l'amiral. C'te vieille carne est un gros parano qui déteste la terre entière ! Ma tête sur le billot qu'si on était en guerre, y dénoncerait les voisins, toi y compris, Moune ! J'comprends même pas que t'écoutes les délires d'un soulot pareil qu'a pour seul pote le *skéy*¹² qu'il s'envoie dans l'gosier. C'est un barjot,

¹² *Sky* - À prononcer *skaj* - Whisky en argot

c'gars ! Un cinglé de première qui passe son temps à s'biturer et à macérer dans son jus.¹³

Ce matin, le singulier bonhomme se retrouve au centre du débat entre Josué, qui émet un jugement négatif sur lui sans voir à ses propres travers, et Lynette qui s'agite comme un épouvantail battu par grand vent.

— Je n'admets pas que tu le traites de soulot ! dit-elle, haussant le ton. Pour le croiser de temps à autre et savoir un peu de son vécu, je peux aussi t'assurer qu'il n'est ni fou ni dangereux comme j'ai pu l'entendre bien des fois ! Ah ça, non !

Lynette est dans tous ses états. Elle se balance d'une jambe sur l'autre et ses yeux lancent des éclairs. Josué s'étonne. À ce stade de la conversation, il peut concevoir que sa mère qui s'apitoie volontiers sur la misère du monde et prend souvent fait et cause pour l'affligé, puisse s'émouvoir de la triste condition d'un voisin plus familier. Néanmoins, il trouve sa réaction exagérée. Qu'elle s'emporte à ce point et défende bec et ongles ce drôle de *zig*, n'a rien d'habituel ou de logique.

— Il est encore moins paranoïaque, ainsi que tu le prétends ! s'insurge-t-elle, tordant son tablier entre ses mains.

Lynette se tait. Son regard se perd dans le vide et son dos s'arrondit.

— C'est juste un homme seul et malheureux qui a passé beaucoup d'épreuves, reprend-elle d'une voix triste. D'ailleurs, je me suis souvent

¹³ **Fergus Cromwell** - Celui dont Josué parle en termes peu élogieux, est un curieux personnage. Surnommé « Le vieux fou » dans le quartier, il est considéré comme un original, un homme étrange dont il faut se garder. Rien d'étonnant à cela puisque le septuagénaire, qui en paraît dix de plus avec son allure d'ermite à la barbe hirsute, et n'a aucune famille connue ni aucun ami, fuit toute compagnie, refuse toute forme d'aide extérieure et vit reclus chez lui depuis une quinzaine d'années. Fatalement, de par son comportement asocial et sauvage, cet ours mal léché, catalogué par le voisinage de dément et de dangereux, inspire la peur et la moquerie. Par-dessus le marché, pareille à une verrue sur un visage harmonieux, sa maison proche de l'épicerie Freeman est la honte du quartier. À côté des façades bien entretenues et joliment colorées, son crépi se délabre, sa porte écaillée n'a plus ni vernis ni peinture uniforme, ses fenêtres cassées sont rafistolées de morceaux de planches, et celles encore intactes sont recouvertes d'une épaisse couche de crasse.

demandé comment j'aurais réagi à sa place si j'avais dû traverser les mêmes choses que lui. Et j'ai pensé que... peut-être... Oui, peut-être que moi aussi, j'aurais sombré dans l'alcool... Ah ça, on ne peut préjuger de rien, c'est pourquoi je trouve injuste et déplacé de critiquer quelqu'un de la sorte en ignorant ce qu'il a pu endurer. Faudrait-il avoir marché dans ses chaussures pour se permettre de dire...

Lynette paraît savoir des choses sur le passé de l'homme. Cela ne manque pas d'interroger son fils qui l'observe, tandis qu'elle sort un mouchoir de sa poche de tablier pour s'essuyer les yeux.

— Oh, non, je ne le blâme pas ce pauvre Monsieur Cromwell, ajoute-t-elle d'une voix chevrotante. Au contraire, je le plains et tu ferais bien d'en faire autant. Oui, tu ferais bien de compatir à la souffrance des autres et être un peu plus correct avec les gens, au lieu de... de... Bref, tu vois bien ce que je veux dire...

— Le plaindre ? Tu plaisantes, Moune ? Ce *gus* est un pochard qui pue la vinasse et qui gueule sur tout l'monde ! s'énerve Josué. J'en ai d'ailleurs pris pour mon grade, alors pas question d'aller plaindre c'vieux débris qu'a de la veine d'être âgé, parce qu'il aurait d'jà goûté à ça, j'te l'garantis.¹⁴

¹⁴ **Fergus Cromwell** - Dans le coin, tout le monde connaît le vieux Cromwell dont l'aspect et l'attitude marginale alimentent la plupart des potins. Beaucoup de ceux qui le qualifient de « fou à lier », « d'esprit dérangé », de « bon à enfermer » voudraient le voir déménager, puis s'accordent à dire qu'*il ferait mieux de se faire soigner à l'asile au lieu de vivre comme un clochard et s'enterrer vivant dans sa mesure*. Dans le quartier, les allégations sur lui vont bon train. Certains avancent qu'il aurait purgé une longue peine de prison pour homicide, mais ce ne sont là que des rumeurs qui ne font pas de lui un psychopathe avéré. Jusqu'à présent, la violence de Fergus Cromwell se résume aux jurons qu'il braille à gorge pleine sur le palier de sa maison, ou aux intimidations qui visent les passants à l'entour, sa canne pointée sur eux.

Le garçon brandit un poing vengeur sous le nez de sa mère, qui, surprise par son geste agressif, recule d'un pas et ouvre une bouche toute ronde.

— Plus y s'pochtronne, plus y critique la société qui lui aurait soi-disant volé sa vie ! vocifère Josué. Et quand il a bien craché son venin au-dehors, c'te outre à vin va s'barricader dans sa piaule pour continuer de s'beurrer jusqu'à plus soif, avant de cuver, le nez dans son vomi !

— Mais... mais comment tu peux dire ça ? Tu ne sais rien de lui, et le peu de personnes que tu côtoies dans le quartier, c'est pour t'amuser à leur faire peur. À ce propos, il va falloir qu'on discute de cela tous les deux, et rapidement si tu vois ce que je veux dire...

— *Pff!*... Pas b'soin de copiner pour savoir qu'ce gars est un poivrot qui divague.

Choquée, Lynette plaque une main sur son front et lève les yeux au ciel.

Sans l'excuser, s'il réagit de la sorte, ce n'est pas sans raison. Cible de prédilection des enfants du quartier, le pauvre bougre est souvent victime de jets de cailloux dans ses fenêtres et reçoit régulièrement de méchants courriers dans sa boîte aux lettres. Pour couronner le tout, il arrive que des garnements s'amuse à déposer devant sa porte des sacs enflammés remplis de crottes de chien, dans le seul but de lui jouer un mauvais tour. Ces jours-là, après avoir toqué chez lui, les plaisantins filent se planquer de l'autre côté de la rue, puis rigolent comme des bossus de le voir éteindre les flammes en tapant des pieds sur la merde fraîche avec ses vieux chaussons troués. Par conséquent, lorsque Fergus Cromwell s'excite et invective les gens, c'est soit qu'il a trop bu et n'a plus toute sa raison, soit que la mesure est comble à cause du harcèlement subit. Ces fameux jours de crise, alors qu'il se tient sur le pas de sa porte en secouant sa grosse canne en noyer pour flanquer la trouille aux galopins qui lui empoisonnent la vie, le vieil homme s'en prend à tous ceux qui ont le malheur de se retrouver dans les parages. Et Fergus ne fait pas dans la dentelle ! Les yeux en saillie, le visage congestionné, coupables ou innocents reçoivent des bordées d'injures et sont avertis de se prendre des coups de bâton s'ils s'approchent d'un peu trop près. Et ça, pour les gens du quartier, ce n'est plus acceptable. Un grand nombre de riverains adhèrent au fait qu'un tel comportement, dans un secteur réputé calme et familial, doit être stoppé et condamné. En vertu de quoi, les pétitions, les demandes d'expulsion et les dépôts de plaintes pour ivrognerie, insalubrité, nuisances sonores, puanteur environnante ou trouble à l'ordre public à l'encontre de Fergus Cromwell s'accumulent sur les bureaux de la police et dans les services de l'administration locale.

— Cessons là cette discussion si tu veux bien, dit-elle dans un souffle agacé. Parler ainsi de ce pauvre homme ne mène à rien et ne me plaît pas du tout. Ne préfères-tu pas goûter de mon gâteau ?

Comme il arrive dans les familles, mère et fils peuvent avoir des divergences d'opinions. C'est ce qu'on appelle des conflits de générations qui donnent lieu à quelques débats houleux, heureusement passagers, car souple et compréhensive, Lynette s'applique toujours à y mettre un terme avec un mot gentil, un geste tendre ou un bon dessert à partager.

— Oh, ça va, rétorque Josué. Tu crois qu'y s'gêne lui, pour descendre les autres ?

— Cesse là, je te le demande ! enjoint Lynette, secouant ses bras comme des pales de moulins à vent. Et fais-moi le plaisir de poser ta bestiole par terre pour prendre ton déjeuner.

Absha, assise aux pieds de Josué, sa mère verse le chocolat dans son bol en lui caressant le dos. Fait rare, le garçon ne remue pas les épaules pour essayer de se défaire de sa main et ne lui grogne pas non plus d'arrêter. Contre toute attente, il lui adresse même un gentil sourire qui la transporte de joie. Heureuse, Lynette en profite pour effleurer sa tête d'un baiser furtif.

— Il est encore chaud, mais prends en une part, propose-t-elle, désignant la pâtisserie au parfum délicieux. Je sais que tu l'aimes comme ça.

Josué qui a déjà avalé deux grosses tartines de beurre ne se fait pas prier et se coupe une généreuse part de moelleux.

— Ton père ne devrait pas tarder à revenir du marché de gros, informe Lynette. Je dois me préparer pour aller ouvrir l'épicerie. À plus tard, mon chéri.

En réponse, Lynette reçoit un grommellement dont elle se contente, puis sort de la cuisine, le pas sautillant.

— *Je peux te sentir me toucher*, fredonne-t-elle à son tour. *Tu me guéris, mon cri d'amour. Na na na na na...*

Introspection.

Après le départ de Lynette, le garçon trempe sa tranche de gâteau dans le cacao fumant et la gobe en entier. La bouche pleine, il laisse libre cours à ses pensées : « J'ai quand même vache de pot d'avoir atterri chez Ed et Moune. C'est des bonnes personnes, pas du genre à tailler des costards gratis ou à déblatérer comme certains... Et hyper cools avec moi de m'autoriser à écouter ma *zike* à fond dans ma piaule et de garder Absha qu'ils trouvent pourtant *space*. Ouais, j'suis verni de les avoir, même si Moune est un peu trop sur mon dos... Mais bon, elle est aussi super crédule et j'la balade comme j'veux. Ouais, j'ai de la veine d'avoir des parents qui m'donnent beaucoup malgré que j'leur en fasse voir de toutes les couleurs. J'devrais p't'être leur rendre la pareille et leur montrer mon... mon affection pour eux... Est-ce qu'y faudrait ? »

En s'affirmant dans son identité gothique, Josué s'est senti enchaîné par l'amour débordant de Lynette et par l'extrême indulgence d'Edward. Lui, qui depuis son arrivée chez les Freeman, s'interdit de s'attacher à eux par crainte de les perdre comme ceux de sa famille, a cadennassé son cœur et a jeté la clef dans un gouffre profond. Depuis, verrouillé de l'intérieur, Josué lutte pour ne pas trop les aimer ni se laisser aimer, et cela rend les relations compliquées. Cette barrière de protection crée une distance entre lui et ses parents adoptifs, et prive Lynette des actes de tendresse naturels et spontanés d'une mère envers son fils. Une mère terriblement malheureuse de voir son garçon creuser chaque jour davantage le fossé familial, puis s'enterrer dans son mal-être.

Comme souvent lorsqu'il est seul, Josué se retourne sur son passé. Le nez dans le bol de chocolat, il revient sur l'un des événements les plus traumatisants de sa jeune existence, lorsque sept ans auparavant, au retour

d'une réunion sur l'écologie, ses parents biologiques, Paul et Kathryn¹⁵, ont perdu la vie dans un accident de voiture Josué repense à cette période, où,

¹⁵ **Paul Carefoot** - À son décès, Paul Carefoot, son père, venait de fêter trois semaines plus tôt, ses quarante-deux printemps. Mari heureux, aimé de ses quatre enfants, cet homme comblé se passionnait pour son métier. Naturopathe, et non *docteur en médecine naturopathique*, Paul était reconnu dans le milieu des médecines parallèles. Distingué pour l'originalité et l'efficacité de ses traitements, et adepte des décoctions à base de plantes, il avait reçu le *Savoir* en Asie du Sud-est. C'était un prêtre-guérisseur qui l'avait initié à des rites magiques et à des pratiques de sorcellerie chamanique dont ses clients raffolaient et qu'ils lui réclamaient, mais dont il gardait jalousement le secret.

Paul Carefoot avait installé son cabinet au rez-de-chaussée de la grande demeure familiale située au cœur de la cité londonienne, dans le quartier d'Holland Park, et son succès ne s'était jamais démenti. Sa salle d'attente ne désemplissait jamais et son assistante répondait en non-stop au téléphone. En flux continu, les malades chroniques et ceux condamnés par la médecine traditionnelle venaient le voir en tout dernier recours, remettant leur sort entre ses mains et espérant une guérison miraculeuse. Beaucoup n'hésitaient pas à dépenser des fortunes et accouraient des quatre coins de l'Angleterre pour bénéficier de son *Savoir*. Les articles rédigés par des confrères sur ses méthodes particulières et novatrices, associés au bouche-à-oreille, l'avait fait connaître au-delà des limites de l'Europe.

Kathryn Carefoot - Son épouse et mère des quatre enfants. C'était une très belle femme, vive, intelligente et pleine d'esprit, qui approchait la quarantaine au moment du drame. Comme son mari, Kathryn avait un business florissant qu'elle développait d'année en année, et dans lequel elle s'épanouissait. Astrologue personnelle de plusieurs célébrités et néo-thérapeute de la psychologie humaniste, Kathryn consultait à domicile et organisait des séminaires sur le développement personnel qu'elle nommait *Atelier estime de soi* et *Atelier confiance en soi*. Sauf à de rares exceptions, Kathryn travaillait chez elle. Ainsi, les séances individuelles ou les thérapies de groupes se déroulaient dans une dépendance de la maison familiale spécialement dédiée aux stages, et en mesure d'accueillir et d'héberger plusieurs participants, le temps de la formation.

après leur disparition tragique, lui, Esther, sa sœur d'un an son aînée, et les jumeaux plus jeunes de quatre années, avaient été confiés à la garde de leur grand-mère paternelle qu'il surnommait en secret « Mary, la bigote ». Et ce n'était pas sans raison. Croyante pratiquante, mais aussi ancrée dans des superstitions non imputables à Adonai-Élohim¹⁶, Mary avait élevé son fils unique, Paul, ainsi que ses quatre petits-enfants, dans la Foi catholique et dans le respect du petit Yeshua' et de Marie, sa mère.

Dévote à l'excès, à l'époque où ils dépendaient d'elle et qu'ils vivaient sous son toit, elle leur avait imposé une discipline religieuse, stricte et quotidienne, instituant des prières obligatoires, matin, midi et soir. Au saut du lit, il était d'usage de s'agenouiller pour réciter le « Notre Père » et le « Je vous salue Marie ». Avant le repas, personne ne devait manger sans que n'ait résonné le bénédicité. Le soir, il fallait rendre grâces pour la journée écoulée, et avant le coucher, il convenait de réciter les vêpres et de remercier le Bon Dieu pour la nuit à venir. Mary menait ainsi sa petite troupe. Les enfants se pliaient sans trop de difficulté à ce rituel dont ils avaient fait un jeu, car alors

Kathryn Carefoot - Seule aux commandes pour gérer sa petite entreprise, Kathryn refusait de partager ce *bébé* qu'elle aimait tant avec des collaborateurs ou des associés. De fait, c'était une femme très occupée, à laquelle sa réputation valait un planning surchargé. Dans l'obligation de trier ses clients, à cause de ses consultations prisées et du nombre de places limité, sa secrétaire avait pour consigne de filtrer les appels et de ne pas accepter de nouveaux clients, sans son accord préalable. Victime de son succès, malgré le prix élevé de ses stages et les rendez-vous à réserver presque une année à l'avance, les gens affluaient de toutes parts. Professionnellement, tout roulait dans le meilleur des mondes pour Kathryn qui appréciait de mener sa barque en solo, mais revers de la médaille, était extrêmement débordée car très sollicitée. Difficile donc pour cette mère de famille de trouver du temps pour s'occuper de sa maison et des enfants. Elle était heureusement secondée par *Katy*, une employée compétente et dévouée qui faisait office de femme de ménage, de cuisinière et de nourrice, et personne ne trouvait à s'en plaindre.

¹⁶**Adonai-Élohim** - Hébreu : 'Élohim ou Éloim (Hébreu 'elohim) Pluriel de 'eloha, qui signifie « Dieu » www.larousse.fr/encyclopédie/divers. Adonai-Élohim (Hébreu : אֱלֹהִים) est le nom le plus couramment utilisé de Dieu dans la Bible hébraïque et aussi le premier à y apparaître (*Genèse 1 :1*).

que leur grand-mère priaient avec sérieux ou se recueillait en silence, tous les quatre s'échangeaient des grimaces derrière son dos, louchaient, se tiraient la langue et pouffaient dans leurs mains.

Josué sourit. Ce souvenir est au final plutôt joyeux. Sa pensée dérive sur la grande maison victorienne de Mary dont la décoration évoquait l'intérieur d'une chapelle tant il y avait d'ornements religieux. Sur les murs, des images pieuses, et dans toutes les pièces, en plus du traditionnel crucifix en bois accroché en bonne place ou posé sur un meuble, il y avait çà et là des médailles consacrées et divers objets sacrés, des statues de saints en plâtre moulé, des breloques achetées lors de pèlerinage, et des vierges fluorescentes remplies d'eau bénite qui s'illuminaient la nuit comme des petits fantômes et terrifiaient les enfants.

La pensée du garçon se dirige vers son père, qui toute son enfance avait dû lui aussi se plier aux règles dogmatiques de la dévote Mary et connut une énorme crise de Foi à l'adolescence qui ne fit qu'empirer tout au long de sa période lycée. Pour cause : élevé dans les préceptes rigoureux d'un christianisme d'un autre temps, Paul se sentait en complet décalage avec ceux qu'il côtoyait tous les jours et avec l'idée de liberté que le monde lui laissait entrevoir. De remise en question en overdose ecclésiale, aussitôt sa majorité, il rejeta tous les enseignements catholiques ingérés depuis le berceau et s'émancipa de l'emprise maternelle en partant faire le tour du monde.

Aventurier, voyageur, il alla aux quatre coins de la Terre pour trouver sa voie et finit par revenir dans sa patrie natale où il se joignit à une communauté New Âge nommée « La Mission Blanche »¹⁷ C'est là qu'il rencontra Kathryn, branchée sur la psycho-spiritualité basée sur les énergies cosmiques, la puissance de la nature ou le magnétisme animal. L'alchimie fonctionna aussitôt entre eux deux. Ce fut un coup de foudre réciproque. Ils avaient des goûts communs, ils avaient envie des mêmes choses et voyaient

¹⁷ **La Mission Blanche** (*The White Mission*) - C'est une association installée dans un château à Lancaster, au Nord-Ouest de l'Angleterre.

l'avenir de manière identique. En osmose, très attachés à *la spirithérapie*¹⁸ enseignée à *La Mission Blanche*, et babas cools dans l'âme et dans le style vestimentaire, ils avaient adhéré à l'ensemble de la vision proposée, à savoir « de permettre à l'homme de découvrir qu'il est lui-même un dieu et doit développer cette nature divine en lui ». Enthousiasmés par l'idée de faire rayonner *La Mission Blanche* en Angleterre et ailleurs, ils s'étaient vite mariés, puis s'étaient mis au service de l'association. L'un comme l'autre, ils avaient été des membres dévoués, des collaborateurs de premier choix pour cette œuvre appelée à s'étendre et se développer.

Jeunes parents, alors qu'Esther et Josué étaient encore dans les langes, Paul et Kathryn avaient déménagé à Londres dans le quartier de Holland Park. L'objectif était d'exercer leurs professions au cœur de la grande métropole, là où la clientèle serait certaine, mais aussi de se rapprocher de Mary qui réclamait ses petits-enfants à cor et à cri. Ainsi, même loin du château de Lancaster, malgré la distance, Paul et Kathryn Carefoot étaient demeurés fidèles à *La Mission Blanche* et avaient continué d'œuvrer pour son rayonnement national. De fait, lorsqu'à partir de 1975, le siège avait ouvert des centres de désintoxication dans plusieurs villes d'Angleterre, et que l'un d'eux se trouvait à moins de vingt minutes de chez eux, tous les deux y avaient vu l'opportunité de s'investir davantage, quitte à rogner du temps sur leurs jours de repos et sur leur vie de famille. Paul en devint donc l'administrateur adjoint et Kathryn s'était jointe à l'équipe de coordinateurs pour les groupes de parole et de soutien. Dès lors, par le biais de leurs métiers respectifs qui leur permettaient de rencontrer du monde, ils recrutaient de nouveaux adhérents pour l'association ou bien dirigeaient les cas les plus désespérés vers le château de Lancaster.

Mary n'avait pas accepté que son fils Paul ait renoncé à Yeshua', et ils se fâchaient souvent à ce propos. Quant à Kathryn, l'extrême piété de sa belle-

¹⁸ **La spirithérapie** - Cette pratique correspond à l'énergie de l'âme. Par le biais d'incantations, de passages de fluides, de récitation de mantras et d'ouvertures de chakras, l'humain est relié à sa spiritualité intérieure. Cela lui permet d'accéder à des mondes parallèles.

mère l'exaspérait, si bien qu'à chaque fois qu'elle l'entendait s'adresser au bon Dieu ou à ses Saints, elle soupirait en levant les yeux au ciel et glissait de méchantes réflexions, tandis que Paul essayait de calmer le jeu. Mary s'en désolait. Elle souffrait que les relations entre eux trois soient aussi tendues. Dès qu'elle en avait l'occasion, elle s'en livrait à son fils, qui même s'il avait fui sa mère et ses principes religieux, avait beaucoup d'affection pour elle et s'attristait de la situation. Il se sentait écartelé. Entre son amour pour sa femme et celui pour sa mère, Paul était divisé et cela générait du conflit dans son couple. Sujet épineux et source de discordes que la ferveur religieuse de Mary. Toutefois, par amour pour son époux, Kathryn avait résolu d'apaiser les tensions et de faire quelques efforts. Dans un geste de réconciliation, en accord avec Paul, elle avait proposé à Mary de choisir les prénoms de leurs quatre enfants. La grand-mère avait été profondément touchée par cette marque de confiance et les relations s'étaient établies au beau fixe. Heureux de ce rapprochement, le couple avait fait d'autres concessions et accepté, qu'à chaque naissance, Mary s'occupe d'organiser la cérémonie du baptême. Quelle joie pour elle ! C'était là le plus beau cadeau que son fils et sa belle-fille, qui ne partageaient pas du tout ses convictions, pouvaient lui faire. Et c'est ainsi que, tirés de la Bible, « Esther », « Josué », « Sarah » et « Noé » furent baptisés par le curé de sa paroisse, et que ce premier sacrement, ce rituel d'aspersion d'eau qui ne représentait pas grand-chose pour Paul et Kathryn, mais signifiait beaucoup pour Mary, avait été planifié, puis célébré par la fidèle paroissienne dans la plus pure tradition catholique.

Forte de ces belles victoires, Mary avait fait des pieds et des mains pour que ses petits-enfants fréquentent l'église avec elle, sauf que les parents s'y étaient opposés. Des années durant, elle avait réitéré sa demande et argumenté dans l'espoir d'obtenir gain de cause, mais la réponse n'avait pas varié. C'était non ! Pugnace, malgré les fins de non-recevoir, Mary n'avait eu de cesse de remettre le sujet sur le tapis. De guerre lasse, Paul et Kathryn avaient fini par accéder à sa requête en lui faisant jurer de ne pas leur farcir le cerveau de *bondiuseries*, comme elle l'avait fait avec Paul, et de ne pas non plus les obliger à pratiquer s'ils n'en avaient pas envie. Sur le principe, Mary avait donné sa promesse, mais trop empressée de faire de ses petits-enfants

de fervents pratiquants, elle avait finalement fait comme bon lui semblait. Dès lors, tous les dimanches matin, elle quittait très tôt sa maison au sud de Richmond et passait plus d'une heure dans les transports en commun pour se rendre à Holland Park, et entraîner toute la fratrie aux offices de l'église d'Augustine, à deux pas de chez eux. Dans l'élan, s'octroyant d'autres libertés, Mary avait inscrit ses petits-enfants aux cours d'instruction religieuse dès leur entrée en primaire. Elle les y avait conduits chaque mercredi après-midi sans faute, puis s'était démenée pour que tous les quatre fassent leurs premières communions, et que les deux grands accomplissent leurs communions solennelles.

Enfant, Josué était fasciné par l'architecture des cathédrales, par la grandeur des colonnes de soutien, par les courbes de pierre et les ciselures de marbre. Il se souvient de la beauté des vitraux qu'il admirait. Il se souvient qu'il aimait le protocole et le ton empesé des liturgies. Il se souvient de combien il était fier dans son beau costume bien repassé de se tenir au milieu des adultes endimanchés, son missel à la main. Il se souvient qu'il appréciait de chanter par cœur l'hymne d'action de grâce, le Gloria et l'Alléluia, et qu'il lui plaisait de réciter à haute voix la profession de Foi et la prière universelle. Tout le décorum lui plaisait, seulement... Même si, semaine après semaine, il avait reçu un enseignement biblique, le garçonnet n'avait pas eu la révélation. Celle qui aurait dû l'amener à une adoration exubérante, équivalente à celle de sa grand-mère. Qu'importe ! Pourvu de sa seule connaissance intellectuelle, Josué aimait Yeshua' à sa manière. Il était impressionné par ce héros sauveur du monde représenté en nouveau-né, en homme de trente-trois ans, puis en moribond aux pieds et aux mains transpercés par des clous. À sa façon, il admirait ce surhomme, Dieu inaccessible, martyrisé, tué, puis revenu d'entre les morts, dont on racontait les prodiges, et à qui les fidèles continuaient de rendre un culte depuis presque 2000 ans. En ce temps-là, Josué se sentait privilégié, détenteur d'un savoir céleste et d'une proximité avec Yeshua' même s'il n'avait pas tout saisi de sa nature divine. Il ne pouvait dire s'il était mi-homme, mi-Dieu, ou bien pleinement homme et pleinement Dieu, ou encore Dieu fait homme. Ce

qu'il savait, en revanche, c'est que durant son temps sur Terre, il avait prôné l'amour et accompli des miracles. Et ça, pour le jeune garçon impressionné par le personnage, c'était déjà énorme. Josué se rappelle qu'à cette époque où Mary n'imposait que le dimanche matin à la messe, et le mercredi après-midi au catéchisme, il appréciait ces rendez-vous solennels avec le Ciel. C'était pour lui des parenthèses enchantées, et en grandissant, il les avait plutôt assimilés à des temps méditatifs, philosophiques et/ou culturels. Cela restait plaisant, mais une fois ses parents décédés et leur grand-mère officiellement tutrice légale de la fratrie, les choses s'étaient modifiées, et pas en mieux.

Inconsolable, suite à la perte de son fils et de sa belle-fille, Mary avait cherché à noyer son chagrin en s'engageant dans une quête effrénée : celle de faire de ses petits-enfants de fidèles et bons chrétiens. Puisqu'elle avait désormais le champ libre pour agir à sa guise, elle les avait gavés comme des oies sans plus de retenue. De la sorte, en plus de l'office dominical, s'ajoutèrent la lecture quotidienne du missel, les recueils silencieux dans l'obscurité, les répétitives et interminables dévotions à Marie, et les passages périodiques dans « la boîte à pardons », comme ils disaient tous les quatre pour parler du confessionnal qu'ils détestaient. Devoir raconter leurs fautes, petites ou grandes, ou avouer leurs mauvaises pensées au Père Francisco Giacomo, était loin d'être une partie de plaisir. Tous voyaient ça comme une punition et traînaient des pieds pour s'y rendre. Que faire ? Pas vraiment le choix. Fragilisés par la perte de leurs parents, dociles et malléables, ils s'étaient donc soumis aux règles de Mary et avaient ingurgité du bon Dieu, matin, midi et soir. Chaque jour, ils l'écoutaient répéter « *Mes enfants, votre soupir est en mesure d'émouvoir Yeshua', Votre murmure est capable d'incliner son cœur vers vous, alors continuez de prier sans vous lasser. Continuez et vous verrez sa grande lumière* ». À force de rabâchages, Mary était certaine que ses petits-enfants seraient bientôt touchés par la grâce et se rallieraient à la sainte Église catholique. Seulement, malgré les sermons du Père Francisco Giacomo, homélie après homélie, pas un n'entendit résonner l'appel du divin dans son âme. Bien qu'ils se soient sagement et régulièrement tenus, conformément aux instructions et aux conseils de Mary, devant la posture

agonisante de Yeshua' sur la croix, pas un ne saisit le sens profond du sacrifice expiatoire.

Au grand dam de leur dévouée et pieuse grand-mère, tous avaient fini par bâiller d'ennui pendant le prêche de ce cher Monsieur le curé. Et au bout d'un an de ce régime mystique, Josué et Esther connurent une surdose sacerdotale et décidèrent de boycotter l'église. Ils en parlèrent à Noé et à Sarah qui partageaient leur avis. D'une même voix, tous les quatre avaient donc informé leur grand-mère de leur décision de ne plus retourner à la messe et de stopper sans délai les chapelets de prières quotidiennes. Grosse déconvenue pour Mary, qui, face à cette démission collégiale avait rétorqué sur un ton sec « *Hors de l'Église, point de Salut !* ». Sans changer d'inflexion, elle avait ajouté qu'ils s'exposaient TOUS au jugement du bon Dieu en s'éloignant ainsi de lui. Les propos de Mary avaient fait mouche. Persuasive, elle avait su trouver les mots pour effrayer ses petits-enfants qui, craignant que le malheur ne s'abatte une nouvelle fois sur leur famille, avaient abdicqué, puis repris le droit chemin de l'église sans plus se rebeller.

Au souvenir de cette époque, Josué fronce les sourcils. Malgré l'engouement de Mary, malgré leur obéissance et leur régularité à s'agenouiller pour le bon Dieu, ils avaient dû faire face à de nouvelles épreuves. Car alors que trois années durant, au rythme des « Pater » et des pénitences à confesse, la fratrie s'était ressoudée autour de leur grand-mère, celle-ci avait commencé à souffrir de troubles cognitifs. Les premiers temps, il ne s'agissait que de simples absences et d'une légère déprime. En soi, rien d'alarmant, mais s'en étaient suivis l'oubli progressif de mots usuels, l'apparition d'inquiétantes pertes de mémoire et des difficultés d'élocution. Unis comme un seul homme et considérant ces dysfonctionnements comme bénins et passagers, les enfants avaient pris les choses en main, et durant des semaines, petits et grands avaient géré le quotidien, puis pallié aux déficiences de leur grand-mère. Sans se relâcher, ils l'avaient soutenue, réconfortée et aidée, seulement, au fil du temps son état s'était dégradé au point d'être de plus en plus sujette à des hallucinations et à des bouffées délirantes qui épouvantaient les enfants. Pour Mary, la situation était intenable. Sa vie, sa raison, sa mémoire, son corps, tout fichait le camp. De

jour en jour, elle se voyait couler dans des eaux noires de plus en plus opaques et elle devait agir avant de s'enliser, avant de se noyer et ne plus pouvoir revenir à la surface. Il lui apparaissait vital et urgent de recevoir un traitement avant d'être totalement dépossédée de ses facultés, et dans un moment de lucidité, sans en référer aux enfants, elle avait consulté son médecin traitant qui l'avait dirigée vers un neurologue. Celui-ci avait diagnostiqué une sénilité de type paranoïaque et avait requis pour elle un placement d'urgence à "*hospice of the little valley*"¹⁹ ; un établissement de santé aux abords de Liverpool. À partir de là, tout s'était enchaîné. Victimes collatérales de l'affection mentale et dégénérative de leur grand-mère, les enfants qui n'avaient pas d'autre proche vers qui se tourner (*les liens avec leurs grands-parents maternels ayant été rompus par Kathryn bien avant leur naissance*), par manque de place dans les foyers d'hébergement, avaient été séparés afin de pouvoir être placés en orphelinat ou en famille d'accueil.

C'était il y a quatre ans en arrière, et Josué abordait l'âge de la puberté, des changements physiques et physiologiques ; l'âge du remue-ménage intérieur, de la problématique du regard sur soi et de l'image renvoyée sur les autres. Il abordait la période des complexes envahissants, ce temps de l'appropriation d'un nouveau corps, ce cycle où les émotions associées aux hormones font du yoyo, ce moment des questions existentielles sur la vie et la mort. Treize ans, surgissement de l'anxiété et du flou face à l'avenir, prémices du basculement identitaire, moment où l'on se cherche, ou l'on cherche sa place dans le monde des adultes. Josué avait treize ans lorsqu'il se retrouva éloigné de force de son frère et de ses sœurs. Autant dire qu'une rupture aussi brutale durant cette phase critique et si particulière du développement, l'avait davantage fragilisé et fait se renfermer sur sa rancœur. Et malgré le fait qu'Edward et Lynette l'aient tout de suite considéré comme

¹⁹ **Hospice de la Petite Vallée (*Hospice of the little valley*)** - D'abord, asile psychiatrique à sa construction et destiné aux personnes souffrant de psychoses plus ou moins importantes (*allant de la simple dépression nerveuse aux formes les plus graves d'aliénations mentales*), l'endroit abrite depuis une cinquantaine d'années, un grand service de gériatrie, un service de soins palliatifs, ainsi qu'un centre de cures et une maison de repos pour les personnes psychologiquement fragiles ou psycho dépendantes.

un fils, leur gentillesse et leur amour n'avaient toutefois pas suffi à effacer le manque de ses parents, ni même à combler l'absence d'Esther et des jumeaux. Aujourd'hui encore, bien que chanceux de vivre auprès de ceux qu'il nomme tendrement Ed et Mounette (ou *Moune* pour faire plus court), Josué continue de trimballer son mal-être comme un sac à dos volumineux.

À la pensée de sa nouvelle famille, l'émotion le submerge. Il leur est tellement reconnaissant d'avoir échappé au pauvre sort des orphelins déplacés de foyer en foyer, que sa poitrine se serre. Des larmes de gratitude perlent dans ses yeux. Réaction paradoxale pour le garçon qui combat sa sensibilité en se montrant dur et sans-cœur, qui la masque derrière une apparence d'indifférence. Torturé de l'intérieur, celui qui souffre atrocement de la perte et de l'absence des siens a une véritable affection pour ses parents adoptifs, mais cache ses sentiments sous un épais blindage pour mieux se préserver.

« C'qu'est sûr, raisonne-t-il, c'est qu'si y'a un bon Dieu quequ'part, c'est à des gens comme Ed et Moune qu'y s'intéresse. Par contre, moi, y'a bien que l'Mauvais qui s'préoccupe de ma peau et de mon âme. »

Plongé dans sa réflexion, Josué en a oublié l'heure. La pendule affiche 7 h 25 et il va devoir accélérer le mouvement s'il ne veut pas arriver en retard à ses cours. Il boit son chocolat d'une seule traite et enfourne en une bouchée une deuxième part de gâteau. Mais pas le temps de mastiquer et d'avalier. Absha sous le bras, il fonce dans le couloir, récupère son sac de cours suspendu à la patère, attrape son long manteau de cocher en toile légère, puis se campe au bas des escaliers.

— À'che choir, Mounette, dit-il, la bouche pleine. Ch'file, ch'uis en retard !

Josué n'attend pas la réponse de sa mère. Il enfle son cache-poussière, glisse sa furette dans une de ses grandes poches et sort de la maison en claquant la porte derrière lui. Sitôt dehors, il aperçoit son père qui s'est garé devant l'épicerie et décharge ses courses. Grand, filiforme, toujours rasé de près, Edward, le quinquagénaire aux cheveux poivre et sel, aux petites

lunettes carrées et à la fine moustache cendrée, fait un signe de la main à son fils qui lui répond de la même manière.²⁰

Pressé de ne pas rater son bus, Josué se dépêche et atteint l'arrêt au moment où le chauffeur refermait les portes. Accommodant, ce dernier laisse monter le *Cyber goth* un peu essoufflé, qui le remercie d'un bref hochement de tête et lui présente sa carte d'abonnement. Tous les sièges sont occupés. Josué va se placer au fond, près de la sortie arrière. Il s'adosse à la barre de soutien et regarde l'animation du quartier. Quelques voitures, quelques personnes âgées qui marchent à petits pas, leur panier de courses à la main, et quelques parents qui emmènent leurs progénitures à l'école, comme d'ordinaire, pas d'effervescence particulière et rien d'intéressant à se mettre sous la dent, *Emmerland* reste désespérément *Emmerland*. Le bus déboîte de son emplacement réservé et s'engage sur la route principale. bercé par le ronflement du moteur diesel, le jeune gothique retourne à sa réflexion de tout à l'heure. Mâchoire serrée et nuque courbée, il repense à ce matin maudit où la justice fit son œuvre de destruction en explosant sa fratrie. Dissocié de l'environnement, il revient sur la séparation, et c'est avec douleur qu'il revoit les yeux fuyants des adultes chargés de la protection de l'enfance convoqués ce jour du 10 août 1992 pour faire leur triste, mais indispensable travail. *Leur sale boulot*, selon Josué qui revoit les visages austères des policiers en uniforme et les gestes mécaniques des employés obéissant aux ordres. Le cœur lourd, il revoit les figures inondées de larmes de Noé et de Sarah, alors que leurs petites mains dans celles d'adultes inconnus on les faisait monter dans des voitures différentes. Il revoit leurs frères silhouettes qui tremblaient de peur, avant que ne retentissent dans sa tête leurs cris déchirants, ponctués de silences accusateurs.

²⁰ **Edward Freeman** - L'homme arbore un style *old-school* classique : gilet de laine foncé, chemise à petits carreaux, veste de tweed et casquette plate à chevrons, pantalon de velours à petites côtes l'été et à grosses côtes l'hiver. En dehors du matin avant l'ouverture de l'épicerie et le soir tard après la fermeture, où il se couvre d'une blouse grise, longue et confortable pour transbahuter ses caisses de fruits et légumes, l'homme est toujours vêtu avec un soin méticuleux. Et son élégance transparait de la même manière dans ses gestes mesurés et dans sa façon de s'exprimer avec distinction.

Une plaie béante à la place du cœur, Josué ne décolère pas. Depuis quatre ans, il ne peut pardonner à sa grand-mère qu'il considère à l'origine de la dislocation de leur famille. Par défense, pour ne pas s'en vouloir plus qu'il ne s'en veut déjà de n'avoir rien su faire, il a fait de Mary le déversoir de sa rage. Il la blâme sans réaliser que c'est le mal dont elle souffrait qui l'a destituée de sa fonction de tutrice et fait qu'on l'interne malgré elle. Pour lui, pas de doute ! Sa grand-mère a fait l'erreur de consulter dans leur dos alors qu'elle était loin d'imaginer que le diagnostic posé entraînerait un tel drame. Désœuvrée, victime d'une maladie qui l'engloutissait corps et âme, Mary voulait simplement qu'on la soigne et sûrement pas qu'on l'éloigne des siens et de sa maison qu'elle adorait. Mais ça, Josué se refuse à l'admettre. Il ne lui trouve aucune excuse. En tant que garante de la famille, il estime qu'elle a manqué à ses devoirs et s'acharne à penser qu'elle aurait dû faire confiance à ses petits-enfants pour tout administrer. Sans vraiment réaliser tout ce que cela implique, Josué est convaincu qu'ils auraient retroussé leurs manches pour ne manquer de rien et se seraient serré les coudes pour sauvegarder l'unité. Et depuis le temps, sa pensée et ses sentiments n'ont pas varié d'un iota. Impossible pour lui d'avaler la pilule. Coupable toute trouvée, il continue d'en vouloir à Mary d'avoir ouvert la bouche et persiste à croire qu'elle n'a pensé qu'à elle et aucunement aux conséquences.

« Si elle s'était t'nue tranquille, maugrée-t-il dans sa tête, à l'heure actuelle, on s'rait encore tous ensemble. »

Certes, quelques jours après son hospitalisation la machine judiciaire s'est mise en branle, des acteurs sociaux sont venus fourrer leur nez dans leurs affaires, un juge a décidé de leur vie à leur place et leur famille a éclaté, mais on ne peut pas imputer la faute à une femme dans son état. Et pourtant, c'est ce que s'obstine à faire Josué qui l'accuse aussi d'avoir perdu la tête à force de trop prier.

« Tsss... La vieille et son bon Dieu... enrage Josué, qui rend Yeshua' et sa grand-mère responsables de son malheur. Ni lui ni elle, étaient là pour nous aider quand on est v'nu nous chercher. Cette grenouille de bénitier a eu beau l'implorer son soi-disant « Tout-puissant » et nous rebattre les oreilles de l'faire pour être bénis et protégés, c'est tout l'contraire qui s'est

produit... On s'est fait berner ! Non seulement, la bigote est enfermée chez les dingos, mais l'presté de la famille a été dézingué et dispersé dans tout l'pays. Bravo ! Résultat de chiotte ! Tsss... Elle aurait mieux fait de s'la jouer discrète au lieu de casser les oreilles du grand manitou quinze fois par jour. Au moins, on se s'rait fait oublier et on en s'rait p't'être pas là ! »

Se rappeler réveille une souffrance encore vivace. Inscrites en lui au fer rouge, les images de la séparation restent gravées dans la mémoire de Josué et l'accompagnent sur son chemin de mal-être, même s'il y en a une qui ne cesse de le hanter. Celle de ce « Pourquoi ? » dans les yeux de sa sœur Esther. Intacte, l'image de sa stupeur l'obsède et lui fait mal. La vision récurrente de ce regard perdu dans les limbes de l'incompréhension et de la sidération, tandis qu'on lui arrachait ses *petits*, déclenche une douleur de coup de poignard dans le cœur du garçon. Il faut dire qu'avec à peine un an d'écart, Esther et Josué avaient grandi ensemble et étaient comme les deux doigts de la main, presque fusionnels, si proches qu'ils pouvaient deviner leurs pensées mutuelles et connaître à l'avance les réactions de l'autre. De fait, ce fameux matin où dès potron-minet, quatre travailleurs sociaux escortés de la police s'étaient présentés au domicile de Mary, et qu'Esther avait compris qu'ils allaient être séparés et que plus rien ne serait comme avant, Josué avait partagé sa détresse et l'avait pris sur lui, en supplément de la sienne.

Pour Esther, au-delà de la tragédie de la rupture, la dispersion de la fratrie constituait un échec personnel. C'était là le témoignage de son incapacité à avoir su réagir et à tenir ses promesses. Le goût en était amer, car malgré sa maturité et son statut d'aînée de la famille, Esther, alors jeune adolescente de quatorze ans, n'était pas de taille face à l'État et à ses lois. Et ce fut la mort dans l'âme qu'il lui avait fallu se résigner et se soumettre à l'ordonnance du juge. Elle s'y était pliée sans un cri de révolte, mais dans son cœur s'était formé puis ouvert un précipice dans lequel elle était tombée sans pouvoir se rattraper. Ce matin-là, son corps s'était morcelé et son âme s'était perdue dans un vide abyssal.

Comment ne pas sombrer ? Celle, qui, au décès de ses parents, malgré l'immense chagrin de leur perte, avait grandi très vite pour endosser le rôle de la mère, était anéantie. Même si Mary avait reçu la garde légale de la fratrie,

Esther avait pris ses « petits » sous son aile et s'était substituée à la figure maternelle manquante. Elle s'était dévouée pour le bien de ses frères. Elle s'était occupée d'eux avec amour et abnégation, et y avait puisé de la joie et des forces nouvelles. Voilà pourquoi se retrouver démunie, sans possibilité aucune d'empêcher la séparation, lui avait brisé le cœur et l'avait plongée dans un état de torpeur.

En cet épouvantable début de journée, au moment de l'au revoir, Josué avait été témoin des luttes intérieures de sa sœur bien-aimée, et lui-même au désespoir, il l'avait vue se mordre les lèvres jusqu'au sang pour ne pas hurler de douleur. Il l'avait vue résister pour tenir bon sur ses jambes vacillantes, et ne pas s'effondrer devant ceux qu'elle chérissait et ne reverrait plus avant longtemps. Impossible d'oublier. Ce partage d'émotions avait détruit l'adolescent sensible qu'il était pour ne plus jamais le quitter.

« Ha, sacrée gamine ma frangine ! se dit-il, hochant du bonnet. Mon Esther, mon égérie, ma diva... Elle, qu'avait réponse à tout. Elle, qui mieux qu'personne savait nous rassurer... nous consoler... Elle, qui l'jour de l'enterrement des parents, nous avait promis d'être toujours là pour nous. Elle, qui disait qu'on d'vait lui faire confiance, qui nous répétait que tout irait bien quand Mary a commencé à dérailler... Elle, qui croyait qu'on nous fich'rait la paix... *Tsss...* Fichues croyances... Ça a foiré. »

Josué se rappelle exactement de ses pensées d'alors. Il se souvient que devant l'assurance d'Esther, il croyait dur comme fer qu'ils resteraient unis jusqu'à ce que les autorités en décident autrement, et qu'à travers la douleur de sa sœur adorée, il soit à jamais marqué par le sentiment d'injustice et écrasé par le poids de la haine.

— Hé ! Ben, ça alors ! Y'a Dracula qui prend le bus !

Josué revient dans la réalité en sursautant. Tête relevée, il regarde l'importun au sourire moqueur qui s'avance vers lui. À chaque embardée de l'autobus, il perd son équilibre déjà précaire et s'accroche à tout ce qu'il trouve, passagers y compris.

— Alors, Dracula, tu t'es carapaté des Carpates ? ajoute le frondeur, faiseur d'esprit.

— Ouais, et à quatre pattes... ricane son acolyte. Carpatès, quatre pattes, elle est bonne, non ?

Ils sont deux ! Deux fauteurs de trouble, manifestement enclins à se faire remarquer et à vouloir en découdre avec Josué, qui, face à ces joyeux drilles en Perfecto clouté et cheveux gominés, empestant le houblon, garde son calme. Le visage dur, il les jauge sans répliquer. L'un des rockers allume son *Zippo* et lui effleure la joue avec la flamme haute, mais il reste stoïque.

— T'as pas soif ? dit l'un des compères en lui présentant sa bière. Hein ? Elle a pas soif la belle brune aux dents pointues ?

Sans un mot, sans un geste, Josué continue de toiser les larrons en foire qui ont dû s'alcooliser jusqu'au petit matin. Provocateurs, ils font tout pour attirer l'attention des pauvres usagers et narguent Josué en montrant leurs incisives, en simulant la peur, en multipliant les « *Brrr... Tu fous les j'tons, la chauve-souris* », et enchaînent avec des « *Vade retro, Satanas* », les doigts croisés. Puis, leurs canettes au bout des bras, les compagnons de beuverie miment un vol de chiroptère en se gaussant à gorges pleines. Inconscient du risque à confronter Josué, le plus agité des deux se rapproche, dénude sa gorge en rabaisant son foulard constellé de têtes de morts et lui adresse quelques baisers sonores.

— Allez, Vampirella, mords-moi ! dit-il, le cou tendu vers lui. Fais-toi plaisir, la buvette est ouverte ! Vas-y, j'aime ça !

Malgré l'incitation à réagir, le *castagneur* reste de bois.

— Ben, qu'est-ce t'attends, Draculinou d'mon cœur ? renchérit le rocker. T'as pas les crocs c'matin ? T'as d'jà bu ton bol de sang chaud au p'tit déj ?

— Si ça s'trouve, baby Vampirella a perdu ses crocs d'lait en mordant la peau dure d'une vieille carne.

— Hé ! Gouzi, gouzi, Draculinou. Fais risette et montre-nous tes quenottes.

Fiers de leur show matinal, les deux lascars se congratulent l'un l'autre, entrechoquent leurs bouteilles, trinquent à la santé du *King*, puis s'adressent à Josué :

— À la tienne, Fantômas !

Un peu trop secoué, le houblon mousse, éclabousse les blousons de cuir et dégouline sur les *blue-jeans* avant de s'étaler en une flaque jaune pisseux autour de leurs santiags. Loin de les perturber, l'incident liquide les excite davantage.

— À la vôtre, m'sieurs dames, s'exclament-ils, apostrophant les gens à proximité.

Public involontaire de cette fanfaronnade, les passagers sollicités se forcent à leur sourire ou hochent un peu la tête par politesse contrainte.

— J'suis à ton goût, Vampirounet ? minaude comme une femme l'un des rockers. Tu veux m'sucer l'hémoglobine ?

— Sûr, c'est du sang d'premier choix ? renchérit son copain en rotant bruyamment. Du grand cru !

Rigolards, les trublions s'approchent encore de Josué tout en conservant une distance de sécurité. Ils font bien. Le jeune gothique est tendu comme une corde de guitare et son poing le démange. Sa maîtrise ne tient plus qu'à un fil, et si l'un ou l'autre s'avisait de le toucher ou même de l'effleurer, il pourrait bien l'allonger sans sommation.

— Ouais, c'est du pur malt, ironise le rocker, gorge offerte. C'est d'la bonne, alors t'aurais tort de t'priver.

— Vrai ! Dès que t'auras goûté sa roteuse, tu grimperas aux rideaux, la chauve-souris.

Le plus provocateur aguiche Josué en se dandinant :

— Sûr, mon Draculinou d'amour. Tu vas t'envoyer en l'air si tu m'tètes la carotide. Alors, sers-toi, c'est ma tournée !

La mâchoire contractée, Josué se retient de leur exploser les mandibules avec sa bague-armure et écarte un pan de son manteau d'un geste sec.

— Dégagez, avant d'avoir goûté à ça ! rugit-il.

Accrochée à sa doublure par une sangle de cuir, le jeune gothique exhibe un long couteau. C'est une dague ! Un serpent en métal argenté s'enroule autour du manche incrusté d'ivoire creusé de pictogrammes, et deux crocs d'acier enserrant une lame effilée et damassée. L'effet est immédiat. Les agitateurs se raidissent et stoppent net leurs ricanements, tandis que Josué pose sa main sur l'arme blanche. Les yeux froids et pénétrants, il les affronte

dans un duel psychologique. La pratique conduit à l'expérience. Soutenant leurs regards, Josué les contraint à faire silence et à baisser la tête.

La force a changé de camp ! Dans le bus, plus un mot, plus un mouvement que celui du cahotage habituel. Seul s'entend le bruit des crissements mécaniques, et le temps est en apnée pour tous ceux à l'arrière qui retiennent leur souffle. Anesthésié par la peur, personne n'a la présence d'esprit d'appuyer sur le bouton d'alarme ou n'a le courage de se lever et d'aller prévenir le chauffeur claquemuré dans sa cabine de verre. Au volant de son véhicule, il ne voit rien de ce qui se passe dans le fond, alors que d'une main ferme, le jeune gothique pointe sa lame acérée vers les rockers. Dans un geste de défense, tous les deux se protègent derrière leurs paumes ouvertes. Josué conserve sa garde. Le bras tendu, il les tient en respect jusqu'à l'annonce de sa station dans le haut-parleur. L'arrêt « North Street » s'affiche en lettres lumineuses. C'est là qu'il doit descendre. Concentré sur les garçons qu'il ne lâche pas des yeux, Josué recule vers la porte automatique, fait volte-face et saute la marche. Une fois sur le trottoir, le rictus moqueur, il joue avec sa dague. Il la fait danser entre ses doigts, histoire d'impressionner les deux *gus*, qui derrière les vitres du bus ont repris du poil de la bête et lui adressent aussi bien des bras que des doigts d'honneur. Puis, au mépris des passagers médusés par leur sans-gêne, les compères baissent leurs pantalons et viennent plaquer leurs fessiers contre la vitre. Fou de rage, Josué les menace de leur planter sa lame dans le postérieur. S'ensuit de part et d'autre, une série de gestes de bravade de plus en plus obscènes et virulents. Affligeant spectacle... Les personnes installées au fond, sont malgré elles, les victimes apeurées et consternées de ces scènes à vomir. Otages de ces horreurs, toutes sont paralysées sur leurs sièges et osent à peine respirer jusqu'à ce que le chauffeur relâche le frein à main et quitte l'arrêt.

Délivrance ! Dans le bus, chacun reprend son souffle, cependant que, satisfaits de leurs prestations imbéciles, les rockers se reculottent et se félicitent d'avoir damé le pion à un gothique. De son côté, Josué remet son arme dans sa doublure, vérifie que sa petite furette se porte bien et sort une paire de solaires aux verres opaques d'une poche intérieure de son manteau.

Les yeux cachés par ses lunettes, il remonte son col, réajuste son sac sur son épaule, et la démarche animale, il sifflote en direction de l'école.

Haute Académie des Arts, école de Josué.

Cette année, encouragé par Edward et Lynette, Josué qui a obtenu de bons résultats à *l'A-Levels*, a entamé des études supérieures de littérature anglaise et étrangère dans la célèbre *HAA*.

Cet établissement, qui par charte royale a obtenu en 1970 le statut d'université indépendante, a comme principaux départements, le design, les lettres, les beaux-arts, la musique et la communication. Parmi les options proposées, Josué a choisi de s'initier au dessin d'illustration. Plutôt élitiste, cette école prestigieuse, appréciée pour la qualité de ses enseignements et connue pour son pourcentage de réussite aux examens, a de par sa notoriété un coût d'inscription à l'année très élevé. Pour espérer s'asseoir à ces mêmes bureaux que de grands noms du milieu artistique ont un jour occupés, il faut s'acquitter d'importants frais de scolarité. Autant dire que l'établissement n'est pas à la portée de toutes les bourses. Néanmoins, le couple Freeman n'a pas hésité à y inscrire Josué afin qu'il suive le cursus qui l'intéressait le plus.

Josué marche à bonne allure sur le parvis de l'école, quand la sonnerie sonne huit heures. Les retardataires se pressent et le doublent au pas de course. Reconnaissable à leur style vestimentaire, la moitié d'entre eux porte un blazer noir ou bleu marine, assorti du blason de l'illustre institution. Et à ceux-là, Josué lance un regard dédaigneux, car lui, le gothique, le marginal, il trouve stupide et vaniteux d'afficher son appartenance à une entité de façon aussi ostentatoire. D'ailleurs, s'il a accepté d'étudier ici, c'est pour la souplesse du règlement qui stipule que le port de l'uniforme et de l'écusson de l'école n'étaient pas obligatoires.

Franchissant le hall, Josué ralentit son pas. D'une humeur de chien, il n'est pas très emballé d'aller en cours, sauf que deux modules obligatoires sont prévus, et que Lynette le lui a d'ailleurs rappelé la veille : « *Tu es capable de bien faire, mon chéri, et ces dernières notes pourraient remonter ta moyenne* ». C'est

donc sans conviction et uniquement pour faire plaisir à sa mère qu'il s'y rend. La démarche indolente, Josué emprunte le couloir menant aux salles de classe, lorsqu'il reçoit une tape dans le dos qui le fait se retourner et lever le poing. Prêt à en découdre avec son agresseur, il retient *in-extremis* son bras au-dessus de sa tête.

— Hé ! Grouille-toi, mon vieux ! dit un jeune gars, l'air enjoué. Ça a sonné depuis un moment, alors traîne pas trop.

C'était moins une. Oliver lève les yeux vers la main resserrée de Josué et comprend qu'il vient d'échapper à la détente rapide de celui que beaucoup ici appellent « le castagneur ». Preuve en est : depuis le début de l'année, ses bagarres lui ont valu plusieurs exclusions temporaires de l'école qui n'ont rien changé à son comportement vif, ni amélioré son tempérament sanguin. Dans l'établissement, il se murmure encore qu'il vaut mieux ne pas asticoter Josué Carefoot Freeman qui se fiche pas mal d'être renvoyé. Sa réputation n'est donc plus à faire, et Oliver a pris un gros risque à l'aborder ainsi.

Josué est nerveux. Même s'il n'envisage pas de mettre une droite à Oliver, qu'il apprécie plutôt, il continue d'être à cran à cause des deux énergomènes du bus. À noter tout de même la rareté de cette faveur particulière accordée à Oliver, attendu que d'ordinaire, le jeune gothique n'a pas la fibre complaisante, et qu'à l'exception d'Edward et de Lynette, il n'éprouve aucune espèce de sympathie pour quiconque et déteste le genre humain plus qu'il ne le respecte.

Lui, qui n'a pas d'amis et ne côtoie personne en dehors de son cercle de *metalleux*, s'étonne de ne jamais avoir eu envie de dérouiller celui qu'il voit comme un bon samaritain et qu'il surnomme « cool man ». Il faut dire que, jovial, aimable et toujours d'égale humeur, celui qui a souvent un mot gentil pour Josué ou une parole d'encouragement à lui transmettre, lui apparaît comme un bon gars. De surcroît, il y a chez lui une sorte de supplément d'âme que Josué ressent sans pouvoir l'expliquer. Oliver dégage quelque chose de différent. Un quelque chose de mystérieux, qui fait que le jeune gothique lui rend volontiers le sourire dont il ne se départit jamais.²¹

²¹ **Oliver Brown Stafford** - Pour la petite histoire, Oliver et Josué se connaissent parce qu'ils étudient dans la même classe. Mais à part ce point commun, tout les

— Tu connais, Sir J.R. Kyle Gregor ?²² ajoute *cool man* avec un grand sourire. Les retards le font grincer des dents.

Encore à fleur de peau, Josué ne répond pas et garde un visage froid derrière ses verres opaques.

— Ça n'a pas l'air d'aller, dit Oliver, lui tapotant l'épaule. Des soucis ?

— Lâche-moi, tu veux.

Cette mauvaise humeur ne décourage pas le garçon qui lui ressort son sempiternel message *peace and love* :

— Relax. Tu sais, moi, je ne me fie pas à l'extérieur, c'est à l'intérieur des gens que je m'intéresse. Tiens, toi par exemple, je devine qui tu es.

— Ça m'étonnerait...

— Et pourtant, je ne crois pas me tromper en disant que Josué Carefoot Freeman est un super mec qui cache en lui un super cœur.

En plein dans le mille ! Les mots d'Oliver interpellent Josué qui se demande s'il possède un don de médium, s'il bluffe ou s'il cherche à l'amadouer en le caressant dans le sens du poil. Lunettes de soleil descendues sur le nez, il le regarde au fond des yeux pour tenter d'y voir clair en lui.

— Intrigué par ce que je viens de dire ? questionne Oliver.

— Plutôt... marmonne Josué. Y'a de quoi, non ?

— Tu te demandes comment je peux savoir qui tu es. Pas vrai ?

— Exact ! T'es extralucide ou un truc du genre ?

— Non, c'est parce que je prie pour toi que je peux juger de l'état de ton âme.

sépare. En contraste avec Josué, Oliver est un garçon qui prône l'entraide, qui déteste la violence et prêche la paix plutôt que la guerre. D'apparence, tous les deux sont aussi très différents. Oliver a un style qu'on pourrait qualifier de passe-partout avec une taille moyenne et le cheveu court coupé en brosse. Aujourd'hui, il porte une chemise classique bleu-ciel ouverte d'un seul bouton qu'il a rentrée de manière conventionnelle dans un pantalon beige. Par-dessus, il a mis une veste sans *logo* ni signe particulier, et à ses pieds, il a des tennis noirs sans aucune inscription. Sa seule originalité vient de sa sacoche en grosse toile kaki, enrichie de pin's "I LOVE MY SAVIOUR" ou "MY KING IS THE KING OF KINGS", qu'il porte négligemment sur son épaule.

²² Sir J.R. Kyle Gregor - J.R. = Jack Robert.

Surpris par ce deuxième aveu, Josué fait un pas de côté. Il s'écarte d'Oliver comme s'il était pestiféré et le regarde d'étrange manière.

— T'es trop bizarre, dit-il avec une moue renfrognée. Pourquoi tu pries pour moi ? C'est dingue !

— C'est comme ça, répond Oliver, les paumes de main ouvertes. C'est dans ma nature. Ça fait partie de moi.

— Ah ouais ? Ben... après tout, fais comme tu veux, *cool man*. Chacun sa came, mais faudrait qu'tu m'en dises plus à l'occase.

— Avec plaisir ! dit Oliver qui regarde sa montre. Bon, là, vaudrait mieux qu'on accélère si on ne veut pas se prendre une réflexion du prof.

Tout en conservant un espace entre lui et Oliver, Josué marche du même pas rapide que le garçon jusqu'à leur salle d'étude. La porte est déjà fermée. Comme pressenti, les voilà en retard. Oliver frappe et entre dans la classe en s'excusant, suivi par Josué qui regarde ses pieds. Pas un bruit. Sous l'œil mécontent du professeur qui s'est arrêté de parler, Oliver suspend sa veste au vestiaire, tandis que Josué bifurque vers sa table sans se déshabiller.

— Désolé pour l'heure, dit Oliver.

— Monsieur ! dit Sir J.R. Kyle Gregor sur un ton condescendant.

— Désolé pour l'heure, Monsieur, ajoute-t-il, l'air penaud.

— Jeune homme, si vous ambitionnez de réussir, tâchez de choisir ceux qui vous tireront vers le haut, plutôt que ceux qui vous entraîneront vers le bas ! ajoute le professeur. Il n'y a que dans la Bible que les derniers seront les premiers, pas dans notre société !

Bien que le message ne lui soit pas adressé, Josué saisit que l'enseignant engage Oliver à ne pas le fréquenter au risque de mal tourner. Le sous-entendu est rude, mais les deux garçons regagnent leurs places sans ajouter quoi que ce soit. Installé au dernier rang, Josué entrouvre sa tablette de bureau pour y déposer discrètement Absha qui s'est endormie dans sa grande poche de manteau. Puis, le geste lent, il cherche sa trousse dans son sac. C'est un capharnaüm, et dans tout ce fouillis, il a du mal à la retrouver.

— Carefoot Freeman ! gronde Sir Jr Kyle Gregor. Combien de temps vous faudra-t-il encore pour être prêt et attentif ?

Josué ne réplique pas. La tête dans son sac, il grimace, sort son cahier d'arts plastiques et l'ouvre sur sa table.

— Bien ! poursuit le professeur, grattant une aile de son long nez. Lisons un extrait de la lettre du 15 avril 1904 que Cézanne avait adressée à Émile Bernard : *Traitez la nature par le cylindre, la sphère, le cône, le tout, mis en perspective, soit que chaque côté d'un objet, d'un plan, se dirige vers un point central. Les lignes parallèles à l'horizon donnent l'étendue, soit une section de la nature ou, si vous aimez mieux, du spectacle que le Pater Omnipotens Aeterne Deus étale devant nos yeux. Les lignes perpendiculaires à cet horizon donnent la profondeur. Or, la nature, pour nous, hommes, est plus en profondeur qu'en surface, d'où la nécessité d'introduire dans nos vibrations de lumière, représentées par les rouges et les jaunes, une somme suffisante de bleutés, pour faire sentir l'air.*

Dans sa bulle, Josué fait mine d'écouter. À peine le cours démarré que déjà ses pensées se dispersent : « Oliver... Drôle de mec... Dire qu'il prie pour moi et croit qu'j'suis un mec bien avec du cœur, alors que j'sers le Mal... Tsss... Connerie ! Ça m'fait doucement marrer... Sacré *cool man*... Je l'aime bien malgré tout. »

Il cogite en suçotant son crayon de papier et entend le professeur en fond sonore :

— Cézanne écrivait encore : *Dans chaque objet, orange, pomme, boule, tête, il y a un point culminant, et ce point est toujours le plus rapproché de notre œil.*

La bouche déformée par un rictus, Josué considère Sir J.R. Kyle Gregor de dos avec sa tignasse blanche ébouriffée à la *Albert Einstein* et sa stature carrée à cause des épaulettes de sa blouse. Josué l'observe tracer des sphères sur le tableau noir, des lignes perpendiculaires et des triangles en perspective, avant de s'attarder sur chacun des quinze élèves qui, têtes penchées, recopient soigneusement les figures géométriques.

« Tsss... Vise-moi cette bande de nazes, grogne-t-il, le regard méprisant. J'suis sûr qu'ces bouffons écoutent du *new-wave*²³ ou de la variété de merde dans leurs teufs... Tsss... Vivement les vacances mardi soir et

²³ **New wave** - Genre musical des années 1980, où synthétiseurs et boîtes à rythmes étaient très présents.

vivement demain ! Ça va être l'éclate au *Garage*,²⁴ et j'connais d'jà le programme : *zike metal*, alcool, champis, sonos à fond les gamelles et incantations à gogo. Putain de cocktail d'enfer pour un punaise d'état de transe ! Ça va déchirer un max ! »

À dix-neuf heures trente, Josué n'a toujours pas quitté son école. La raison est, qu'en début d'après-midi, le *castagneur* s'est encore battu avec un étudiant de seconde année qui avait cru bon de faire un trait d'humour à propos de son *look*. La sanction du proviseur fut sans appel et la punition immédiate. Josué a écopé de deux heures de retenue avec obligation d'assister au cours de *Gestion des émotions et maîtrise de la colère*, suivi d'un texte de rédaction dans lequel il devait expliquer les raisons de sa violence et recopier les conséquences de ses actes.

Vu l'heure, il n'est plus temps de traîner. Il récupère Absha qui tremble au réveil, et la place au fond de sa poche. Une fois encore, personne n'a remarqué la petite bête, qui, bien que docile, a dû être transbahutée de tablette de bureau en tablette de bureau. Josué joue avec le feu. Il a de la chance de ne pas se faire pincer avec son animal. Le risque de récupérer un autre blâme n'est pas négligeable, mais il préfère enfreindre les règles de l'école que de laisser sa furette seule, toute une journée à la maison. Et puis, grosse dormeuse et peu bavarde, à la différence de certains de son espèce, Absha s'adapte vite et peut facilement être trimballée n'importe où sans qu'on repère sa présence. Sa petite bête sur le flanc, Josué cavale dans les couloirs et pense à Lynette qui doit se demander où il est, et doit sûrement se ronger les sangs. Dehors, il commence à faire sombre et il file vers son arrêt de bus à grands pas. Il passe à proximité d'une cabine téléphonique, puis songe à rassurer sa mère par un coup de fil rapide quand un souffle

²⁴ **Le Garage** - Sorti de terre dans les années 70 et construit sur les anciennes ruines d'une abbaye bénédictine, le bâtiment de béton fut d'abord utilisé en tant que discothèque. Vingt ans après, il sert de salle de concert underground. C'est le lieu de prédilection des purs *Goths*, des *Metalleux* et des *Blacks*. À l'abri des regards indiscrets s'y organisent périodiquement des soirées *metal*, où l'alcool coule à flots et les drogues se vendent sous le manteau. De temps à autre, la brigade des stupéfiants y fait quelques descentes.

chaud sur sa nuque l'interrompt dans son idée. Simultanément, le chant qui tournait dans sa tête au réveil lui revient en pensée.

— *Tu me guéris, mon cri d'amour, fredonne-t-il, bouche entrouverte. Na na na na na...*

L'esprit occupé par la mélodie, Josué oublie de prévenir Lynette et double la K6²⁵ rouge en chantonnant. Trois mètres plus loin, une odeur suave et légère l'environne. Il se questionne sur la provenance de ce parfum particulier lorsqu'il entend un bruissement d'ailes qui lui fait relever la tête. Rien dans le ciel ni rien autour de lui susceptible de se rattacher à ce qu'il vient de sentir et de percevoir. Planté au milieu du trottoir, le voilà qui plisse le nez. Nouveau phénomène étrange. D'ordinaire, son accoutrement et son air méchant produisent une réaction en vis-à-vis, mais là, coup sur coup, deux hommes l'ont rasé de près sans manifester aucun signe d'inquiétude ou ne paraître surpris. Josué fronce les sourcils. Hasard ? Circonstance ? Réalité ? Ce qui vient de se produire par deux fois n'est pas normal du tout et interroge Josué. S'agissant du premier individu, il l'avait d'abord pensé dans la lune et n'y avait pas vraiment prêté attention. Seulement, quand le deuxième a montré la même indifférence en le croisant, le jeune gothique s'est dit que quelque chose clochait, qu'il ne bougerait pas tant qu'il n'aurait pas tiré cette affaire au clair et qu'il attendrait de pied ferme le prochain quidam. Il n'y a pas foule à cette heure. Le chaland se fait rare et Josué s'impatiente. Bras croisés, il tape la semelle sur le pavé. Il surveille les environs lorsqu'un homme arrive dans sa direction. Mains dans les poches de son blazer et tête baissée, l'individu d'une quarantaine d'années marche d'un pas pressé. Josué le laisse se rapprocher et ouvre son cache-poussière, comme s'il étendait ses ailes, pour lui bloquer le passage. Contre toute attente, l'homme l'esquive et poursuit sa route d'un même pas décidé sans avoir levé les yeux.

« C'est quoi c'te connerie ? s'interroge Josué, l'air ahuri. Si c'est une blague, j'veis l'savoir ! »

Le gothique n'envisage pas de renoncer. Déterminé à résoudre l'énigme, il décide de renouveler l'expérience, quand pile dans son champ de vision,

²⁵ K6 - Modèle de cabine téléphonique anglaise rouge.

quelqu'un se présente à l'angle de la rue. Sa grosse casquette américaine vissée sur son crâne chauve, ses chaussettes de tennis blanches remontées haut sur ses mollets, son sac-banane attaché sous l'estomac et son gros appareil-photo autour du cou, le nouveau cobaye de Josué a tout l'attirail et la dégaine du touriste *made in USA* qui déambule en journée dans les rues de Brighton, qui visite les monuments, qui flâne au gré des mouvements de foule et qui s'imprègne de l'ambiance des quartiers populaires et animés jusqu'à la nuit tombée. La démarche mollassonne, le vacancier arrive à hauteur de Josué qui se poste devant lui. D'abord droit comme un poteau, il écarte les jambes et serre les poings, mais le bonhomme ne semble guère plus troublé que le précédent. L'allure indolente, il fait quelques pas de côté pour l'éviter, puis continue sa balade comme si de rien n'était. La stupeur se lit sur le visage de Josué. Il s'imagine victime d'un canular et s'attend à voir une équipe vidéo sortir de sa cache pour lui crier : « SURPRISE ! C'EST UNE CAMÉRA CACHÉE ! ». L'œil sourcilieux, il scrute un long moment les environs sans que personne ne vienne revendiquer la farce. Après le désappointement, il se dit que le trouble mental de sa grand-mère doit être transmissible, parce que génétique, et qu'il développe les premiers symptômes. Cette pensée lui provoque des sueurs froides. Il siffle de rage et fulmine une nouvelle fois contre Mary avant de conclure que NON, IL N'EST PAS FOU !

Nouvel essai, nouveau cobaye. Comme un chasseur à l'affût du gibier, Josué n'a pas long à attendre. Une petite dame âgée au dos voûté s'en vient vers lui. À l'heure où elle devrait normalement être chez elle en train de manger sa soupe du soir, elle avance à petits pas fébriles en s'appuyant sur sa béquille, un filet à provisions rempli dans sa main gauche. La bouche de Josué s'étire comme un élastique. La proie est certes inattendue, mais idéale. Il sait que sans trop forcer, il n'aura aucun mal à faire gondoler cette grand-mère sur ses cannes frêles et variqueuses. Sans pitié, pareil à un épouvantail à moineaux, il se campe face à elle et agite les bras en mugissant comme un vautour en plein vol.

— Ooohhh ! s'écrie la vieille femme, qui sursaute et lâche son sac de courses.

Tombée au sol, sa bouteille de lait explose sur le trottoir en centaine de débris de verre, les trois pommes rouges roulent à la queue leu leu jusqu'à l'ouverture béante du caniveau, et le poireau s'emmêle les feuilles dans les mailles du filet. Josué jubile. Insensible à la détresse de la malheureuse qui tremble de tous ses membres et cherche de l'aide autour d'elle, le jeune gothique se réjouit de ne pas avoir perdu la boule et se sent rassuré par sa capacité à effrayer le quidam. Puis, au mépris du grand âge de sa victime, de sa faiblesse et de son désarroi, il lui porte l'estocade en la bousculant d'un impertinent coup d'épaule qui la fait vaciller sur ses pauvres jambes. Pour Josué, le compte est bon. Victorieux, la tête droite et le torse en avant, il s'éloigne de la pauvre vieille arc-boutée sur sa canne. Le voilà regonflé à bloc. Il profite du trajet jusqu'à son bus pour grogner comme un chien enragé en se penchant sur deux jeunes enfants qui s'accrochent à leur mère avant de fondre en larmes, puis lancer à la figure de tous ceux qu'il croise, un « Bouhh ! » provocateur.

Le bus de dix-neuf heures quarante-cinq est à l'arrêt. Josué grimpe dedans avec un air supérieur et se retient de défier le chauffeur qui lit tranquillement son journal. Peu de monde à l'intérieur. L'heure d'affluence passée, seules trois personnes sont installées à l'avant. C'est parfait pour Josué qui va s'allonger sur une place double à l'arrière, malgré les panneaux d'interdiction, puis libère sa furette qu'il ramène sur sa poitrine. Il ne fait pas assez chaud pour le petit animal qui s'échappe de la main de son maître, va s'abriter sous sa sacoche de cuir et se rendort aussi sec. Josué sourit d'aise. Étendu de tout son long, il s'assoupit et soulève une demi-paupière à chaque station pour mieux la refermer jusqu'à l'arrêt suivant. Moins de vingt minutes plus tard, il arrive dans son quartier. D'une main lourde, il remise Absha au fond de sa poche, fait craquer ses cervicales, se lève de son siège et enjambe le marchepied. Dehors, il lorgne l'heure sur sa montre, pense à sa mère et se presse pour regagner son domicile, lorsqu'une lumière projetée sur le trottoir comme un faisceau laser lui fait regarder en l'air. Cet éclairage insolite, quand la nuit n'est pas encore tombée, vient d'une fenêtre du numéro "15". Curieux, il s'arrête, jauge la façade bleu pastel et évalue la hauteur de fenêtre : « Hmm... Environ deux mètres. Si j'm'aide de la bordure, ça d'vrait

être jouable ». D'un rapide coup d'œil, Josué s'assure qu'il n'y a personne à l'entour et sort sa furette. Apathique, parce que dérangée dans son sommeil, il lui gratte le dos pour la réveiller plus vite.

— Tu vas faire comme d'hab, *pacha*, lui dit-il, la montant à hauteur de ses yeux. Comme j'te l'ai appris.

Encore dans les vapes, Absha répond par un petit caquètement à son maître qui relève son menton.

— Moi j'vais là-haut et toi, tu restes en bas, alors sage et pas bouger, dit-il, un doigt désignant la fenêtre. O.K ?

— *Pout-pout...*

Absha semble avoir compris. Il la pose sur le trottoir et la voilà maintenant en forme et d'excellente humeur. Elle frétille de la queue, arque son dos poilu et sautille sur ses pattes. L'attitude est significative. Avec un *Pout-pout* de joie, la demoiselle invite son maître au jeu.

— C'est pas l'heure de s'amuser ! dit Josué d'une voix ferme. Couchée ! Pas bouger !

La petite bête montre son déplaisir avec un souffle similaire à un feulement de chat, avant d'ouvrir tout grand sa gueule comme pour mordre. Le doigt réprobateur de son maître la fait aussitôt se calmer, puis s'aplatir sur le trottoir. Josué en profite pour l'attacher avec son harnais à la gouttière, et recule de quelques pas. L'œil fixé sur la fenêtre, il s'élançe en enjambées déliées et s'accroche d'un bond à la margelle en béton. En équilibre, sans point d'appui, ses bottines de cuir ripent sur le crépi et il peine à remonter le haut de son corps. La manœuvre reste ardue même s'il contracte ses muscles et utilise ses abdos. Ce n'est qu'au prix de gros efforts qu'il parvient à se hisser, et à s'accouder sur le bord de la lucarne. Certes, la position est précaire, mais elle lui permet d'être témoin de ce qui se passe à l'intérieur. Et le spectacle n'est pas banal. Quelques mètres plus bas, une trentaine de personnes dans une grande salle. Certaines sont à genoux et semblent méditer, et d'autres se prennent dans les bras. Josué parvient à distinguer le visage rayonnant de plusieurs d'entre eux. Il les regarde s'enlacer avec chaleur, s'échanger des gestes bienveillants. Dérouté par ce qu'il voit, il se dit que ces gens participent peut-être à un atelier semblable à ceux que sa

mère organisait. En soi, rien d'extravagant, sauf que l'atmosphère douce et apaisée se modifie, et les esprits s'échauffent.

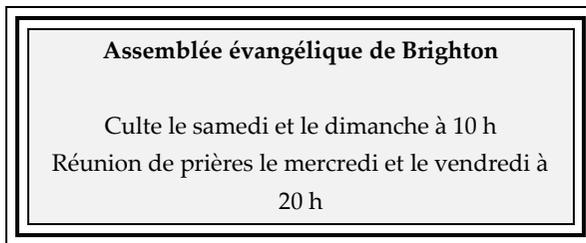
Tous se sont levés. Et les voilà qui s'agitent et font monter de joyeuses clameurs jusqu'au garçon qui lutte pour ne pas lâcher la margelle et maintenir sa prise. Sous ses yeux éberlués, des étendards tenus hauts et à mains fortes se croisent et ondulent, des bannières de couleurs vives se mélangent aux vagues des drapeaux et s'assemblent aux foulards rouges, dorés, jaunes ou blancs qui se crêpent comme des flammes de feu. Josué est à la fois surpris et captivé par ce qui se vit en contrebas, et s'amuse à identifier quelques-uns des drapeaux qui dansent au-dessus des têtes. En tout premier, il reconnaît celui de l'Angleterre et celui de la France, puis il distingue celui de l'Allemagne et celui de la Chine en rouge et jaune. Parmi d'autres, il repère l'étoile caractéristique de David, et donc de l'État d'Israël. Dans une ambiance survoltée, les tissus s'enroulent et se dénouent, tandis que nupieds, des femmes en liesse se déhanchent au rythme des musiques. Jeunes et moins jeunes se drapent dans de grands étendards, cependant que des hommes se courbent sous de longs foulards tendus aux quatre coins. Poings serrés, bouches ouvertes, bras à l'horizontale ou à la verticale, yeux fermés ou en extase, tous ont l'air de vivre une expérience aussi puissante qu'unique. Et comme si un vent de joie soufflait sur eux et les emportait dans son flot jubilatoire, certains tombent à la renverse et rient sans pouvoir y mettre fin. Quelques mètres plus haut, accroché à la bordure, Josué pense assister à une hystérie collective.

« Y sont complètement frappés là-dedans. » songe-t-il, lorsqu'un bruit sourd et profond sortant d'une corne de bélier torsadée, longue d'environ un mètre, le fait tressaillir.

— Shofar ! Shofar ! crient les hommes.

— *Teqiya ! Shevarim ! Terou'a !*²⁶ réclame l'assemblée, quand trois sons brefs et plus aigus retentissent, et sont suivis d'une série de neuf sons saccadés et d'un son plus long et continu.

Tous sont euphoriques et c'est surréaliste. La plupart des participants frappent dans leurs mains ou se prosternent. Toujours plus intrigué, Josué lutte pour tenir sur le rebord de la fenêtre, mais ses bras s'alourdissent et son corps pèse une tonne. Il bande les muscles, sauf que les pieds dans le vide, ses avant-bras s'engourdissent. Il est temps pour lui de lâcher. Contrôlant sa descente, il glisse en douceur le long du mur jusqu'à reposer les pieds sur le trottoir. Son pantalon et son manteau de cocher se sont couverts de poussière bleu pastel en râpant l'enduit de façade. D'un geste sec, il claque sa main sur ses vêtements pour s'en débarrasser, puis il frotte le bout de ses *rangers* avec sa manche. Après ça, il semble un peu perdu... Troublé par ce qu'il vient de voir, il se ressaisit et s'intéresse maintenant à l'inscription sur la porte d'entrée. Les mains dans les poches, son regard balaie les périmètres. Pas l'ombre d'un passant à l'horizon. La démarche faussement badaude, il siffle en sourdine et s'approche de la pancarte.



« Culte²⁷ et prières, se redit-il. Hmm... Bizarre. »

²⁶ **Teqiya** - Le sonneur de schofar. **Teqiya** - Son long et ininterrompu. **Teqiya Guedola** - Son très long, ininterrompu. **Shevarim** - Trois sons brefs. Son brisé ou trémolo. Alternance de notes hautes et basses. **Terou'a** - Série de 9 sons saccadés. Sonneries en staccato sur la note la plus basse.

²⁷ **Culte** - Du latin *cultus*, dérivé du verbe « colère » qui signifie « cultiver », et par extension « rendre un culte ». **Rendre un culte** - **Cultiver** une relation avec Yeshua' et vouloir la faire fructifier pour le plus grand bénéfice moral et matériel de l'individu, ou de la communauté qui le pratique.

Josué ne doit plus s'attarder. L'image de Lynette, morte d'inquiétude sur le pas de la porte, lui revient à l'esprit. Par ailleurs, un habitant du quartier pourrait le surprendre à fureter autour du bâtiment et s'imaginer qu'il a un lien avec ces... évangéliques. D'une main énergique, il repousse sa longue mèche pour dégager son œil et va délivrer Absha endormie sur le trottoir.

— En route, ma *pacha* ! dit-il à la furette somnolent sur son épaule, qui se cramponne à lui en bâillant de fatigue.

Sur le chemin, la bouilloire en ébullition, Josué s'interroge sur l'enthousiasme débridé de ces gens et se dit que sa mère avait peut-être raison en parlant de secte. Deux rues plus loin, il aperçoit justement Lynette attifée de son sempiternel tablier de cuisine et coiffée de ses bigoudis bleus du soir, faisant les cent pas sur le palier de sa maison.

Tel qu'il l'avait pensé, son arrivée tardive l'a mis dans tous ses états. Craignant une fois de plus que son fils ne rentre au bercail avec le visage tuméfié et les vêtements déchirés par une énième bagarre, Lynette le guettait avec la peur au ventre. Elle reconnaît sa silhouette et son cœur bondit dans sa poitrine. Impossible pour elle de rester en place et de ne pas trotter au-devant de lui. La petite foulée nerveuse et les bras grands ouverts, elle se précipite en enchaînant les « *mon chéri, mon chéri* », mais cette effusion sentimentale n'est pas au goût de Josué. Il fait la moue, ralentit son pas et tend son bras pour l'empêcher de se jeter sur lui et d'épancher sa joie. Lynette ne s'en formalise pas le moins du monde. Heureuse de le savoir en bonne forme et habituée à être refoulée, elle s'arrête à hauteur de sa main, puis danse sur ses deux pieds avant de le bombarder de questions :

— Mon chéri, que t'est-il arrivé ? Tu faisais quoi ? Tu étais où ? Tu n'as rien au moins ? Pourquoi tu ne m'as pas appelée ? Je me suis fait un sang d'encre.

— Calme-toi, Moune, tout est O.K. On m'a juste collé parce que j'ai égratigné un mec qui s'était foutu de ma gueule.

— Oh non... soupire-t-elle, les mains couvrant ses joues. Ne me dis pas que tu t'en es encore pris à quelqu'un ? Bon sang de bonsoir, quand vas-tu cesser de tyranniser les gens ? De les brutaliser pour trois fois rien ?

— Pour trois fois rien ? Mais c'est lui qui...

— Ça suffit ! s'insurge Lynette, atterrée par la conduite de son fils. Ce genre de comportement est inacceptable, alors n'essaye pas de te disculper en mettant la faute sur le dos des autres ! Ce que tu fais est mal, et même si tu souffres, cela n'excuse en rien ta violence ! Ah, ça non, la violence ne résout rien du tout !

Lynette est hors d'elle. Le fait est rare, même si ce type de réactions dû au stress de l'attitude déplorable de Josué, revient assez souvent ces derniers temps.

— Mon garçon, trop c'est trop ! proteste-t-elle en tapant du pied. Si tu poursuis dans cette voie, je te prie de croire que la police finira par s'occuper de ton cas ! Et non seulement toi, mais aussi ton père et moi, nous en subirons tous les trois les conséquences ! Est-ce cela que tu veux ?

Le souffle coupé par la colère, Lynette s'oblige à se calmer.

— Bon. Inutile de se donner en spectacle, murmure-t-elle. Nous terminerons cette conversation à la maison parce qu'il y a des yeux et des oreilles qui traînent encore à cette heure-ci. Puis, tu dois commencer à avoir faim... Il se fait tard.

Josué acquiesce d'un bref mouvement de tête et suit sa mère qui ne dit plus un mot jusqu'à la porte d'entrée. Elle se retourne sur le seuil, et l'index dressé, elle ajoute à voix basse :

— Je te le répète une fois de plus, par estime pour ton père et moi, ceux que tu agresses n'ont pas encore déposé plainte, mais m'ont assuré le faire si tu recommençais.

— Tu parles l'amiral, c'est rien qu'des blagues, rétorque Josué sur un ton ironique. *Pfff...* Pas de quoi fouetter un chat et d'aller baver aux flics pour ça.

— Des blagues ?! se scandalise Lynette en ouvrant la porte.

— Ben ouais... confirme le garçon avec un haussement d'épaules.

Autant de désinvolture fait s'agiter sa mère comme si elle avait mis les doigts dans une prise de courant.

— Mais enfin ! s'indigne-t-elle. Poursuivre les gens et leur faire peur, c'est loin d'être comique, si tu vois ce que je veux dire ! Ça ne fait rire personne, et surtout pas moi qu'on menace de représailles, alors cesse de prendre ça à la légère, je te prie !

L'émotion submerge Lynette qui réalise qu'elle ne doit pas s'énerver de la sorte, qu'il lui faut se contrôler et montrer le bon exemple à son fils. Elle le fait entrer dans le couloir, referme la porte à clef derrière lui et prend une grande inspiration par le nez.

— Pauvres gens que tu t'amuses à effrayer, ajoute-t-elle, les yeux embués. Je compatis pour eux, et je les remercie d'être aussi patients par égard pour Ed et moi, même si je sais que ça ne durera pas, et qu'un de ces jours, la police sera mise au courant et devra intervenir. À ce moment-là, mon garçon, que pourrons-nous y faire ton père et moi ? Eh bien, pas grand-chose... Rien, certainement... Nous ne pourrons qu'être désolés de n'avoir pas su faire avec toi.

— Tu dramatises tout, Moune, s'agace Josué, inconscient de ce qu'il impose à sa mère.

— Tu ne prends jamais rien au sérieux, se désespère Lynette. Pourtant, chaque acte a des répercussions, si tu comprends ce que je veux dire...

Au bord des larmes, elle poursuit d'une voix plaintive :

— Inutile de dire qu'Ed et moi sommes très éprouvés par tout cela. Et même si d'ordinaire, nous n'avons que faire du *qu'en dira-t-on*, nous sommes des gens de paix, et tout ce négatif autour de notre famille, nous fait énormément de peine. Oui, énormément... Nous avons l'impression de ne pas être à la hauteur avec toi, de ne pas savoir nous y prendre.

— C'est pas vrai, Moune ! Vous êtes géniaux tous les deux ! dit Josué qui accroche son manteau à la patère, récupère Absha dans sa poche et sourit à sa mère.

— Géniaux, je ne le pense pas, mais très attachés à toi, ça c'est certain, soupire Lynette. Nous t'aimons, mon chéri, et nous savons tes douleurs. Oui, nous concevons que tu n'aïlles pas bien, seulement pense aussi à nous. Comprends que nous puissions nous inquiéter pour toi et que toutes ces histoires nous pèsent beaucoup... Quant aux colères, j'en ai de plus en plus et je n'aime pas ça du tout, crois-moi bien...

Lynette fait une pause. Elle essuie ses mains moites sur sa jupe de tablier et précise :

— La colère ce n'est bon pour personne, ni pour moi ni pour toi, alors essaie d'apaiser ton cœur et arrange-toi pour être plus gentil avec les autres. Et n'oublie pas que nous sommes là, ton père et moi, pour te faciliter la vie et te permettre de faire les bons choix pour plus tard.

— Les bons choix... *Tsss...* maugrée Josué qui siffle entre ses dents et met le cap vers la cuisine, sa furette sur son bras.

Lynette le rattrape dans le couloir à petits pas hâtifs.

— Ah, ça oui, mon garçon. Il est important de songer à ton avenir et dès à présent, même si toi, tu t'en moques, dit-elle d'une voix chagrinée. Les amendes scolaires s'accumulent ces temps-ci et l'expulsion te pend au nez, alors change vite de comportement avant qu'il soit trop tard. Tu sais, si les professeurs et le proviseur sont aussi indulgents avec toi, qu'ils ferment les yeux sur tes tenues excentriques et n'appliquent pas toujours les sanctions que tu mériterais pourtant, c'est eu égard à ton passé difficile. Mais crois-moi bien, ça non plus, ça ne durera pas.

Lynette dit vrai. Il y a trois jours de ça, elle a reçu un courrier du proviseur l'informant que Josué avait récolté un troisième blâme pour *violences intra-muros*. Il précisait que son fils aurait dû s'en être pris à un élève qui l'avait soi-disant... insulté, alors que ce dernier avait toujours eu une conduite irréprochable et prétendait le contraire. Le courrier mentionnait aussi que la commission disciplinaire devait se réunir dans une semaine pour étudier le cas de Josué et l'éventualité d'un renvoi définitif.²⁸

— Pas de blême, rétorque le garçon sans se retourner. Qu'y m'jettent dehors si ça leur chante, j'en ai ma claque de c'bahut de bourges.

— Ta claque ?! s'irrite Lynette. C'est pourtant toi qui avais choisi cette filière d'art. Ça ne t'intéresse plus ? Tu veux changer de programme ?

Tous les deux entrent dans la cuisine.

²⁸ **Note - En Angleterre, chaque institution** privée choisit son propre système punitif et la *Haute Académie des Arts* a mis en place un système d'avertissements pour les élèves réfractaires. Après trois avertissements notifiés aux parents ou tuteurs survient le premier blâme assorti d'une exclusion temporaire (*trois jours de renvoi et une amende*). Au deuxième blâme, l'exclusion se durcit. Elle est d'abord provisoire (*une semaine et une amende plus importante*) avant d'être définitive au troisième blâme.

— J'en sais rien, répond Josué qui va s'asseoir pendant que Lynette allume le four. J'sais pas c'que j'veux. Pour l'instant, j'veux surtout qu'on m'fiche la paix !

— Comment ça, qu'on te fiche la paix ? s'étonne-t-elle en le fixant, sourcils froncés. Mais qu'est-ce qui te prends ? Tu... tu envisages de stopper tes études ?

— Ben, ouais.

— Mais... Mais enfin, tu n'y songes pas ? L'art est la seule chose qui te motive, et tu as l'âme d'un artiste. Tu ne peux pas t'extraire du système scolaire. Pas encore. Pas maintenant.

— Ben, si.

— Enfin, Josué, c'est insensé.

La moutarde monte au nez de Lynette qui tente de se calmer en astiquant son plan de travail avec le gant du four.

— Insensé ? répète Josué. J'ai pas l'droit d'en avoir marre ?

— Mon chéri, loin de moi l'idée que tu doives abSÔÔlument rester à t'ennuyer sur les bancs de l'université sans tenir compte de tes projets et de tes envies personnelles. Ah ça, non ! Je veux juste que tu aies de bons acquis et que plus tard, tu puisses t'épanouir dans ton métier. Oui, c'est ce que je souhaite pour toi. C'est pour ça qu'en tant que mère, il est de mon devoir de te signifier qu'il n'est vraiment pas fameux de quitter l'école avec un simple brevet du secondaire. Même si c'est ta décision et que nous la respecterons, ton père et moi, nous en serions terriblement attristés.

— J'sais bien qu'vous vous êtes saignés pour m'payer des études dans ce bahut, sauf que j'en ai marre. Plus envie d'y r'mettre les pieds.

— Désolé d'insister, mais je sais que tu disposes de compétences qui demandent encore à se développer. Il serait bon que tu apprennes encore un peu afin que tes talents puissent s'exprimer pleinement et en leur temps, et aussi pour que tu abordes la vie active avec un diplôme en capacité de t'ouvrir les bonnes portes. Crois-moi, mon chéri, avoir de la difficulté à trouver du travail et devoir te contenter de petits boulots pénibles et mal payés, voilà bien ce qui pourrait t'attendre en arrêtant maintenant tes études.

— C'est mon choix, Moune, dit Josué, caressant sa furette.

— Je sais, mon chéri, mais ne prends pas de décision hâtive, veux-tu ? Promets-moi d'y réfléchir avant de tout envoyer promener et gâcher ton avenir sur un simple coup de tête. Et puis, si c'est juste une question d'établissement qui ne te convient plus, nous en chercherons un autre. Ed sera d'accord avec ça, j'en suis convaincue. Oui, il comprendra cette démarche et il l'approuvera à mille pour cent.

— Moune, j'te rappelle qu'c'est toi qui dis tout l'temps, « *chacun ses choix, chacun sa vie* », alors accepte mon choix et lâche l'affaire.

— Bien... Entendu... soupire Lynette en comprimant ses doigts. Restons-en là pour le moment, nous en reparlerons plus tard. Viens plutôt manger, ton dîner doit être encore chaud.

Alors que Josué s'avance vers la table du repas, sa mère le questionne sur la rixe provoquée à l'école en froissant son tablier d'une main nerveuse :

— Au fait, rassure-moi. Il va bien ce jeune que tu as molesté ?

— M'ouais, l'œil un peu amoché, répond-il de manière un peu cynique. Il a eu du bol c'te fois-ci.

— Du bol ?

— Ben, ouais, du bol. Ç'aurait pu être pire, j'te le garantis !

— Tu réalises ce que tu dis ? se désespère Lynette, les mains sur ses joues pâles. N'as-tu donc pas quelques remords ? Un semblant de regrets ?

— Ben, non.

— Non !?

— Oh, ça va, Moune... marmonne Josué qui s'assied et pose Absha à ses pieds. Y s'est juste pris une p'tite beigne, pas de quoi en faire un fromage.

Lynette s'afflige du manque de compassion de son fils à l'égard des personnes extérieures et s'interroge à ce propos : « Comment se peut-il qu'il soit aussi dur à l'extérieur et si gentil avec nous ? Que faire pour qu'il cesse d'être violent et méchant ? Je n'en sais rien, et ce n'est hélas pas mon mari qui m'aidera à résoudre le problème. Il est si détaché lorsqu'il s'agit de Josué, alors qu'il l'aime et qu'il s'échine au travail pour qu'il ne manque de rien. Comme j'aimerais qu'il s'implique davantage. Ça me soulagerait un peu, et à deux, on formerait une équipe plus efficace ».

Silencieuse, Lynette sort le plat du four, remplit l'assiette de Josué et se place en retrait. Ni assise ni debout, elle le regarde manger à belles fourchetées, puis avaler tout rond son blanc de poulet, ses pommes de terre et ses petit-pois.

« Vais-je devoir faire l'agent de police pour l'écartier du danger et le protéger de lui-même ? se demande-t-elle. En tout cas, une chose est sûre... s'il devait lui arriver malheur, je ne m'en remettrais pas. Même s'il me donne du souci, je l'aime mon petit. »

Malgré son devoir éducatif, la mère de famille a du mal à blâmer son garçon. Elle sait que sa violence est l'émanation de ses blessures d'enfance. Elle sait que, renfermé sur de profondes et d'anciennes colères qu'il rumine à longueur de temps, et barricadé par protection, il rejette toutes formes d'amour et refuse d'être consolé, soigné et soutenu.

« Le pauvre... La vie ne lui a pas fait de cadeaux, reconnaît-elle. Comme j'aimerais qu'il s'apaise enfin et ne souffre plus... C'est mon plus cher désir, mais comment faire pour l'aider ? Je me retrouve à court d'idées avec l'impression d'avoir épuisée toutes mes ressources. »

— J'veais me coucher tôt, l'informe Josué, gobant tout rond le dernier morceau de viande. J'suis mort.

Rassasié et obnubilé par ce qu'il a vu au numéro "15", il a maintenant hâte d'aller s'enfermer dans sa chambre pour se vider la tête.

— Déjà ? Sans même regarder un peu la télé ?

— Non, pas envie.

— Tu n'es pas malade, au moins ?

— Non, Moune, j'suis juste crevé.

Ce prétexte de fatigue ne convainc pas sa mère, puisqu'après le dîner, Josué a coutume de s'affaler sur le canapé du salon et de rester plus de deux heures devant l'écran avant de monter dans sa chambre. Dubitative, elle marmonne :

— Hmm... Crevé... À ton âge, ce n'est pas normal.

— T'inquiète Moune. Y'a pas d'blême. J'suis fatigué, *that's all*.

— Bon. Eh bien bonsoir, mon chéri. À demain alors.

— B’soir Moune. Au fait, si j’arrête les études, ça m’plairait de faire de la guitare à la place.

— Pardon ?

— Ouais, j’connais un *Metalleux* ; un musicos qui s’rait O.K pour m’filer des cours de gratte moyennant finances. Il a b’soin de tunes, alors ça arrangerait tout l’monde. T’en dis quoi ?

— Pourquoi pas, si ça te fait plaisir. J’en parlerai à ton père, même si je ne vois pas l’utilité d’apprendre la musique au lieu d’apprendre un vrai métier. Tu envisages d’être guitariste ?

— Non. J’veux juste savoir jouer de la gratte.

— Bon... Et une formation professionnelle en plus de la guitare, ce serait une bonne idée ça, non ? Qu’en penses-tu ?

— R’commence pas, Moune, bougonne Josué.

— Tu as raison, mon chéri, ce n’est pas à moi de décider de ton futur. Ce choix t’appartient, néanmoins, en tant que mère, je me dois de t’aiguiller un tant soit peu et essayer de te donner quelques conseils. C’est légitime, n’est-ce pas ?

Aucune réponse de la part du garçon qui se lève, débarrasse son assiette vide dans l’évier, appelle Absha qui s’est encore pelotonnée dans un coin, puis sort de la cuisine, suivi par sa furette qui titube de sommeil.

Dans sa chambre, Josué s’est allongé sur son lit, son animal sur le ventre. Le regard fixe et les mains sous sa tête, il se remémore les scènes dans le bâtiment bleu : « Ce genre de truc, tu parles l’amiral, quel cinoche... *Pffft*... Ces gens déraillent complet. Et si c’était un spectacle, c’était archi nul... Du grand n’importe quoi ! »

Josué caresse Absha, et se repasse le film encore et encore jusqu’à saturation.

« Ras-le-bol de penser à ces nazes ! s’énervé-t-il. Qu’ils restent dans leurs délires si ça leur chante ! »

Mais Josué à beau vouloir se vider la tête et se détacher du numéro ”15”, les images s’accrochent à lui comme la mousse au pied de l’arbre et un trouble persiste. Il ne comprend pas pourquoi la joie et la liberté ressenties

dans cette salle l'attirent autant qu'elles le repoussent. Que conclure quand chaque raisonnement défend ses droits et tire les couvertures à lui ? Casse-tête pour Josué. Ballotté de droite et de gauche, tirailé par des sentiments contradictoires, il s'agace et se relève d'un bond, Absha au creux de son bras.

— Et merde ! Rien n'avaut mes soirées *Goths* ! Question éclate, c'est l'top.

Josué dépose sa furette au bas de son lit, et aussitôt, elle court se réfugier sous le drap qui pendouille. De là, elle surveille son maître qui allume une bougie sur le petit autel dédié à Ha-Shatan,²⁹ et marmonne quelques incantations. Après ce bref temps de recueillement, le garçon récupère un grand foulard qu'il s'ajuste sur l'épaule à la Sacha Guitry, le célèbre acteur et dramaturge français, puis se place devant la glace. Le menton hautain et le buste droit, il adopte la pose fière et coutumière de l'homme de lettres et déclare avec emphase :

— Cher Baudelaire, je suis votre mémoire d'outre-tombe et le gardien de vos œuvres. Allons-y pour *Spleen et idéal* de *Profondis Claman*.

Josué s'éclaircit la voix et rejette ses épaules en arrière.

— *Rum... Rum... J'implore ta pitié, toi*, déclame-t-il d'une voix théâtrale, *l'unique que j'aime. Du fond du gouffre obscur où mon cœur est tombé. C'est un univers morne à l'horizon plombé, où nagent dans la nuit l'horreur et le blasphème ; Un soleil sans chaleur plane au-dessus six mois, et les six autres mois la nuit couvre la terre ; C'est un pays plus nu que la terre polaire ; Ni bêtes, ni ruisseaux, ni verdure, ni bois ! Or il n'est pas d'horreur au monde qui surpasse La froide cruauté de ce soleil de glace, et cette immense nuit semblable au vieux chaos ; Je jalouse le sort des plus vils animaux, qui peuvent se plonger dans un sommeil stupide, tant l'écheveau du temps lentement se dévide !*

Après sa prose, l'artiste retourne sur son lit pour se détendre, mais à peine ferme-t-il les yeux que les drapeaux, les foulards, les danses et les rires lui reviennent en catapulte. Toutes les images du numéro "15" pilonnent son cerveau jusqu'à lui donner mal au crâne. Pour soulager ses méninges, il se concentre sur sa soirée prévue samedi et se visualise au milieu de ses comparses gothiques. Par malheur, ses pensées font la navette entre le *Garage* et cette assemblée aux pratiques singulières. Il n'en peut plus. Il se dit qu'un

²⁹ **Ha-Shatan** - *Hébraïque*. Traduction pour désigner « satan ». Signification « l'accusateur, l'adversaire ». Dans l'ouvrage, « satan » ou « le diable » sera nommé *Ha-Shatan*.

bon chant *Metalleux* facilitera l'immersion, et les yeux mi-clos, il siffle un air entre ses dents. Ses paupières se contractent. Il hausse le ton en reprenant un extrait du dernier album d'*All for Devil.*, puis il durcit sa tessiture de voix et descend dans les octaves pour scander ce morceau vif et mordant au rythme saccadé d'une revue de troupe hitlérienne :

— *Je cracherai sur ta tombe et je retournerai ta pierre. La pierre de tonton Baal, j'l'emballe et j'la déballe. Et même pas pour cent balles, moi j'te tirerai deux balles ! Cet ordre me vient du Maître des guerres nucléaires, qui te dévore les chairs à dix mille pieds sous terre ! Han !*

Même si l'amorce a pris, le soufflé retombe vite et son cerveau subit de nouvelles interférences qui diminuent l'adrénaline. L'excitation de Josué s'essouffle et s'estompe au profit du même film obsédant qui le refait se questionner. Vite saoulé de *pourquoi* et de *comment*, il espère trouver du repos dans le sommeil et se glisse sous les draps avec confiance, mais désillusion. Bien que le rideau se soit baissé, le numéro "15" revient le torturer. Derrière ses paupières closes, la pièce se rejoue à l'identique, et sous son crâne, interrogations et sentiments opposés se télescopent et se confrontent.

CHAPITRE 3

Nuit de vendredi à samedi. Au Gainsbyron's Manor.³⁰

Aile Ouest, un ange passe...



Dans la chambre d'un orphelinat endormi, Sarah Carefoot, une adolescente de treize ans, dort paisiblement. Tout près de son lit, se tient Gabre'él le Messenger.³¹ Sa visite revêt la plus haute importance, puisqu'il a pour mission de lui transmettre des paroles venant du Trône royal.

— Sarah... Sarah, murmure Gabre'él, penché à son oreille.

La petite demoiselle a quelques spasmes. Elle bat des paupières sans sortir de sa nuit, puis remue bras et jambes.

— Sarah... Sarah, souffle encore le Messenger.

Les boucles brunes de la jolie fillette s'étalent sur l'oreiller, tandis qu'elle se met sur le dos et que ses lèvres frémissent. Aux plages de sommeil profond succèdent des phases de semi-réveil.

³⁰ **Le Gainsbyron's Manor** - Datant du XII^e siècle, l'édifice fut la propriété de grands seigneurs féodaux. Puis, au XVI^e siècle, c'est un baron, cousin éloigné d'une des femmes d'Henri VIII, Lord Byron of Gainsbyron. Aloys Woodstock-Wallow de son véritable nom, en fit l'acquisition. Au début du XX^e siècle, la propriété fut rachetée par "*La Confrérie des éclairés*", et réhabilitée en orphelinat. Située à une cinquantaine de kilomètres de Londres, c'est une grande bâtisse dont l'architecture avait été modifiée au XIX^e siècle dans le style néo-gothique français. Sinistre, flanquée de deux tours jumelles cylindriques et d'un donjon principal carré, peuplées d'espèces nocturnes, elle a une immense cour intérieure, de hauts remparts, une herse et un pont-levis, des tourelles, des miradors, des chemins de ronde extérieurs et intérieurs, de grandes salles de réceptions, des souterrains, et des chambres-dortoirs. Construit en plein bois, sur des terres privées, le domaine est bordé d'un fossé sur le fronton avant. Un fossé remplit d'eau de pluie. Une eau de pluie non drainée et jamais traitée, et qui, croupissante, finit par devenir verdâtre et par infester à des kilomètres à la ronde.

³¹ **Gabre'él** - Se prononce « Gavre'él ».

— Heureuse es-tu, toi qui fus désignée pour être consolée, dit l'ange annonciateur. Heureuse es-tu, car je suis Gabre'él, celui qui se tient devant le Très-Haut. J'ai de Sa part, une révélation majeure à te communiquer. C'est une très Bonne Nouvelle, émise directement depuis le cœur d'Adonai-Élohim. Sache qu'Il ne t'a pas oubliée et n'a jamais cessé de t'aimer. Tu peux te rapprocher de Lui en allant à la rencontre de L'Envoyé. *Celui que l'on prénomme Yeshua'*.³² *Celui qui est la Porte et l'Unique Clef te permettant d'entrer dans le Royaume.* Il est l'héritage qu'Adonai-Élohim a réservé pour toi, et Il est aussi le seul à pouvoir te montrer le chemin qui mène au Pays de la Promesse. Cette quête vers Yeshua' ne se fera que dans la persévérance et la confiance, selon ton degré d'humilité. Bienheureuse Sarah, il ne m'a pas été permis de t'en dire davantage, mais sois assurée qu'Adonai-Élohim t'aime et qu'Il veille à ta porte.

Sans quitter son état de sommeil, la fillette entrouvre les yeux pour mieux les refermer. Loin de s'imaginer que son cerveau vient d'enregistrer l'intégralité d'un céleste message, elle se retourne sur le côté, bafouille quelques mots engourdis et reprend une respiration régulière. Sa mission accomplie, Gabre'él tire une plume de son épaule comme d'un carquois, puis s'éclipse, alors que Sarah semble sourire aux anges, remonte la couverture sur ses épaules et regagne les profondeurs de l'inaccessible inconscience.

Chambre de Noé. Six heures un quart du matin.

Aile Est du *Gainsbyron's Manor*. De curieux coups répétitifs réveillent Noé, le frère jumeau de Sarah. Persuadé que Simon, qui dort dans le lit d'à côté, est à l'origine de ces bruits, il se retourne vers lui et s'étonne. Son meilleur ami, celui qui partage sa chambre depuis quatre ans, est plongé dans le sommeil et ne peut donc être l'auteur de ce tapotement qui recommence et qu'il repère coté extérieur. Il pivote vers la fenêtre, aux rideaux et aux volets restés ouverts à cause de Simon qui déteste se retrouver dans le noir complet,

³² **Yeshua'** - Le nom du Messie en hébreu est Yeshua' (dit *Yeshu* en araméen). **Yeshua'** signifie « Salut » ou « Il sauve ». « *Il n'y a de salut en aucun autre ; car il n'y a sous le ciel aucun autre nom qui ait été donné parmi les hommes, par lequel nous devons être sauvés.* » (Actes 4 :12)

au prétexte d'avoir le sentiment d'étouffer, et ses mirettes s'écartent en grand. Il fait un arrêt sur image. À cinq mètres à peine, en arrière de la fenêtre à meneau, un imposant rapace cogne délicatement la vitre de son long bec. Époustouflante apparition ! Léché par les rayons naissants du soleil, le plumage doré du monarque scintille de mille feux et ses yeux sont semblables à deux perles de saphir bleu. Sa face et son cou sont d'un blanc pur immaculé, et la huppe sur le sommet de son crâne forme une couronne pourpre.

« C'est un aigle, assurément, conçoit Noé dans son cœur. Mais un aigle d'une beauté sans égale. »

Le jouvenceau est fasciné. Il passe sa main dans ses cheveux en épi, se lève de son lit dans son pyjama rayé, puis s'avance sur la pointe des pieds vers l'oiseau de proie aux yeux céruléens qui redresse la tête et le regarde s'approcher.

« Comment communiquer avec lui ? se demande le garçon. Hmm... Des petits coups d'ongles ? Ça pourrait être pas mal, sauf que les miens sont rongés. Taper avec un doigt ou un crayon, ça risquerait de réveiller Simon. Hmm... Vu que l'aigle a donné des coups de bec pour se signaler, j'pourrais faire pareil avec ma bouche. »

Drôle d'entrée en matière et drôle de procédé. Noé amorce un singulier dialogue. Le visage et les mains sur le carreau de verre, il l'embrasse en produisant des sons de ventouse. L'aigle ne semble pas réceptif à ce mode de communication labiale. Statique, il reste sans bouger sur l'appui de fenêtre. Le garçon ne s'avoue pas vaincu. Il se réfère à la pensée que le singe apprend à bondir en multipliant les essais, et s'obstine à *smacker* la vitre avec sa bouche. Il ne ménage pas ses efforts même si ses lèvres finissent par glisser sur la bave dégoulinante. L'œil levé sur le rapace impassible et immobile, Noé finit par se lasser et stoppe ce barbouillage inefficace. Mécontent d'avoir échoué, il grimace avant d'opiner du bonnet. Pour cause. Bien que simpliste, l'idée de converser de bouche à bec lui semblait d'emblée intéressante, mais à la réflexion, il la juge risible et saugrenue.

« Coup de bol que le ridicule tue pas, songe-t-il, honteux et se grattant la tête. Quel bêta ! Encore une chance que Simon m'ait pas vu faire, parce que j'aurais eu droit à un bon foutage de tronche, et je l'aurais bien cherché. »

Après ces considérations personnelles, Noé recule d'un pas pour mieux contempler l'oiseau de proie. L'examen est fugace. Le voilà qui s'agite. Il secoue son immense voilure,³³ et les ergots crochetés à la margelle, il fait volte-face et s'élançe dans le vide. Le garçon est fasciné par ses grands rameaux déployés qui claquent en battant l'air et par son vol majestueux. Il le regarde s'élever en douceur, se laisser porter par les courants ascensionnels et planer dans les couloirs du vent. Soudain, dans un ample et méthodique balancement d'aile, l'aigle prend de l'altitude jusqu'à s'accoupler avec le ciel immense et aller se perdre en lui. Noé ne le voit plus. Il a disparu de son champ de vision. Son regard se détache de l'horizon pour se poser sur le rebord de fenêtre où quelque chose brille. C'est une plume de l'oiseau roi comme déposée en cadeau. L'adolescent est aux anges ! De toute évidence, cette offrande à l'éclat magnifique lui appartient de droit puisqu'il l'a vu le premier. Avant même de l'avoir touchée, il envisage de la garder par devers lui et de n'en souffler mot à personne, pas même à Simon qui dort encore comme un bébé.

Mû par un désir égoïste, Noé entrouvre la croisée de la fenêtre oblongue, récupère l'aigrette³⁴ d'une main prudente, nettoie de manière sommaire les traînées de salive avec sa manche de pyjama, puis va se glisser sous son drap. La tête sur l'oreiller, il fait connaissance avec son précieux présent au soyeux incomparable qui libère un parfum capiteux et envoûtant. Noé se sent chanceux. Certain qu'une plume aussi exceptionnelle doit bien valoir son pesant d'or, il pense pouvoir l'échanger au marché noir contre un truc de valeur ou contre une protection. Peut-être même parviendra-t-il à la vendre

³³ **Voilure** - Désigne l'ensemble des voiles d'un navire. Dans le texte ci-dessus, le même mot est utilisé pour désigner les grandes ailes du rapace.

³⁴ **Aigrette** - Désigne un bouquet de plumes. Dans le corps du texte, le même mot est employé pour désigner la plume unique dans sa forme et sa couleur, et appartenant à l'aigle royal.

et à en tirer un profit honorable qui lui permettrait de passer un moment avec sa sœur, puisqu'ici tout s'achète et tout se négocie...

Les minutes passent. Captivé par la plume, l'adolescent perd la notion du temps et oublie Simon qui remue dans son lit. L'heure habituelle du lever est pour bientôt et l'horloge interne de son compagnon de chambre le fait sortir de son sommeil. Soumis au fameux *mécanisme physiologique*, le garçon grommelle deux trois mots inaudibles et gigote de plus en plus. En alerte, Noé garde un œil sur le crâne rasé de Simon et l'autre sur sa plume. Sa pensée va vers sa sœur. Il a hâte de lui raconter en détail l'histoire de son *aigle royal*. Il espère pouvoir l'en aviser de manière succincte à l'heure du déjeuner, étant donné que les filles sont logées du côté Ouest du bâtiment et les garçons sur le flanc Est, et que les seules occasions de se voir à distance ne sont possibles que lors des réunions communes dans la crypte ou aux moments des repas dans la salle à manger.³⁵

Noé ne compte rien divulguer à Simon. Il n'a pas le même degré de complicité avec lui qu'avec sa jumelle. Il s'en désole, mais bien que tous les deux soient de très bons amis, Simon garde le mystère sur ses parents et sur un pan de son passé, et ça engendre des questions. En effet, dès que Noé cherche à le faire parler sur ces sujets, le garçon se referme comme une huître, et ces tranches de vie non dévoilées parce que peut-être inavouables, lui font douter de l'entière loyauté de celui qu'il trouve trop secret pour être honnête. De fait, à mesure des non-dits, sa confiance s'est étiolée. Pour ne

³⁵ **Sarah et Noé Carefoot** - Au moment de leur placement en centre d'accueil, tous les deux avaient menacé de fuir s'ils devaient se retrouver séparés. Faute de place dans les petites structures habituelles, malgré leurs revendications, on les a arrachés l'un à l'autre puis dirigés au *Gainsbyron's Manor*, un orphelinat gardé comme une place forte. Logés depuis quatre ans dans des ailes différentes et non-mixtes, les *indissociables* ne font désormais plus que s'entrevoir dans ce lieu aux mœurs étranges qui fonctionne comme un camp de redressement pour délinquants, et les retient prisonniers. Depuis leur arrivée, ils communiquent soit par le langage gestuel dont ils ont une grande expérience et qu'ils pratiquent avec dextérité, soit par l'échange de messages insérés dans la fente profonde d'une colonne située dix mètres avant l'entrée de la chapelle. C'est leur boîte aux lettres secrète, que Simon, Sydney et Peggy, leurs amis proches, utilisent aussi.

rien arranger, l'impact négatif du *Gainsbyron's Manor*, où les dénonciations sont d'usage courant et où tenir sa langue représente le meilleur moyen pour s'éviter de graves ennuis, influe sur leur relation. Dès lors, la méfiance constitue la meilleure défense selon Noé, mais n'est possiblement pas la meilleure stratégie, étant donné que le credo de certains pensionnaires est la solidarité, la franchise et l'entraide, et que malgré les trahisons qu'ils peuvent subir au sein de leurs groupes, leur force face à l'adversité consiste à garder l'unité et demeurer soudés.³⁶ L'adolescent a conscience que sa réserve n'est peut-être pas l'attitude la plus judicieuse en pareil endroit. Il s'est d'ailleurs souvent tâté pour savoir s'il devait s'ouvrir davantage à Simon, avant de favoriser la prudence et n'échanger, la plupart du temps avec lui, que des banalités sans risque.

Les yeux fermés, Simon claque sa langue sur son palais et se gratte le nez. Le réveil est imminent. Il n'est plus temps pour Noé de s'extasier sur la plume qu'il file camoufler dans l'interstice d'une plinthe. Son trésor en lieu sûr, il retourne dans son lit et se remémore son étonnant face-à-face matinal en faisant mine de dormir.

³⁶ **Note - Les orphelins** vivent avec la menace permanente d'être les prochaines victimes des adultes autorisés à les corriger comme bon leur semble. Avec cette épée de Damoclès au-dessus de la tête, ils apprennent lors des journées d'intégration instituées par les pensionnaires plus anciens, qu'ils ont grand intérêt à s'allier à un groupe influent pour obtenir des protections, car comme l'animal isolé, éloigné de son troupeau, le pensionnaire court un grand danger à évoluer seul dans ce lieu sans pitié. Cependant, certains finissent par se laisser corrompre et rejoignent le camp ennemi pour obtenir quelques passe-droits.